5 AVRIL 1952

France

# ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

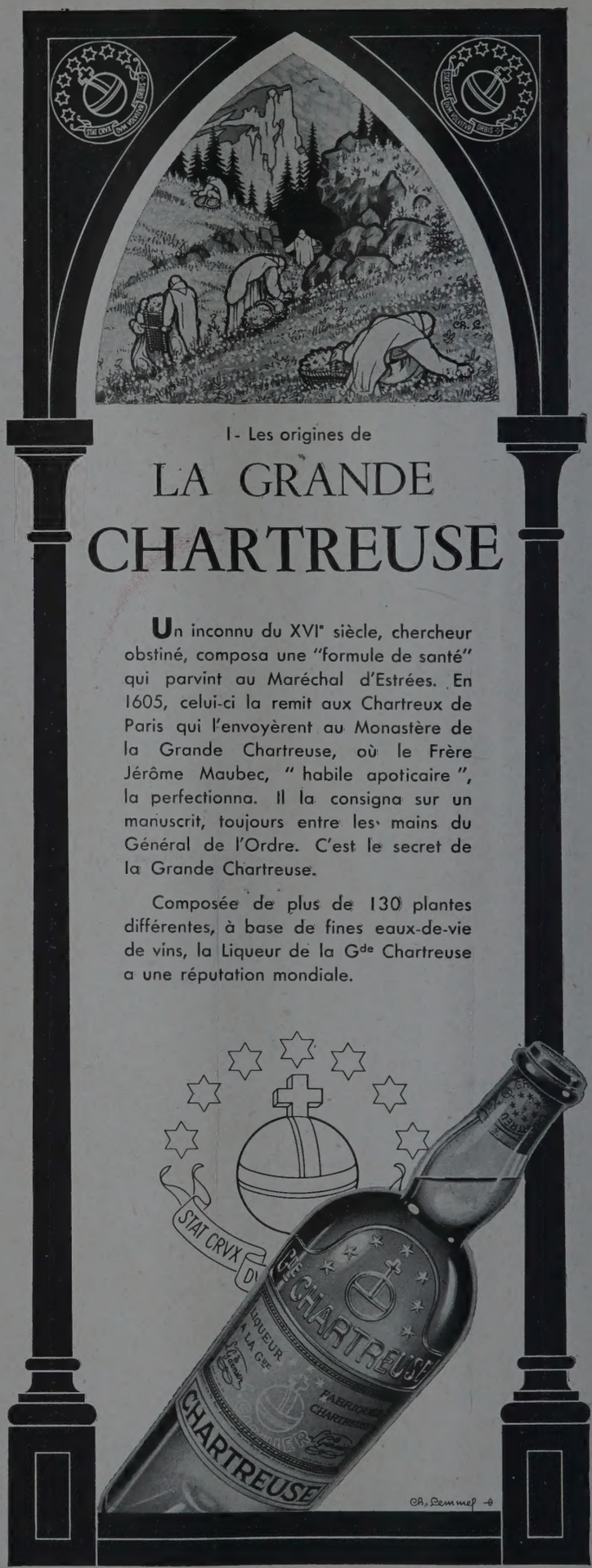
N° 338 - 100 FRANCS

Illinois U Library

## 'INDE SOUS A MENACE ROUGE

l'évolution politique de nde a été rapide en ces ernières années, les us graves problèmes conomiques et sociaux y posent. Sur cet mense pays, où les spects de la civilisation oderne voisinent dans n contraste surprenant vec des coutumes mil- naires, et dont le rôle n Asie peut être écisif, nous publions ans ce numéro une importante étude.

# BRAS INDICATEUR



8me ANNÉE — NUMÉRO 338

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

5 AVRIL 1952

# FIÈVRE IRRÉDENTISTE A TRIESTE

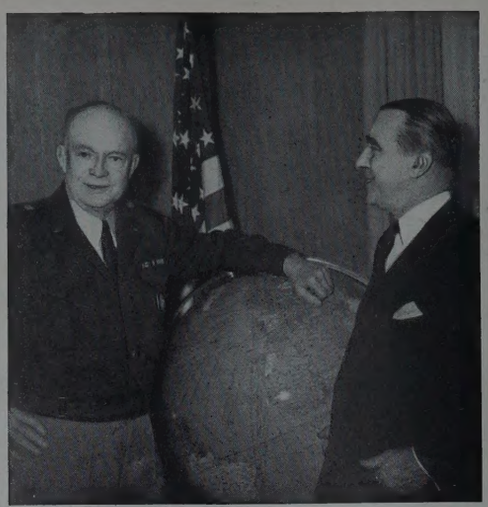
Dans une déclaration du 20 mars 1948, les alliés de l'Ouest avaient promis de replacer le Territoire libre de Trieste sous la souveraineté italienne. Cette promesse n'a pu être satisfaite, en raison de l'évolution des événements internationaux, le divorce entre Belgrade et Moscou ayant peu à peu rapproché la Yougoslavie de l'Occident. Une tentative de règlement amiable entre les deux pays intéressés a échoué, la proposition d'un condominium, faite par le maréchal Tito, ayant été rejetée par Rome. Le quatrième anniversaire de la note alliée a donné lieu à une violente agitation à Trieste, où une manifestation irrédentiste s'est heurtée brutalement à la police commandée par le général anglais Winterton. Des bagarres, où les éléments néo-fascistes et communistes ont joué un rôle actif, ont fait de nombreux blessés et la grève générale a été proclamée. De Trieste l'effervescence a gagné Rome et les grandes villes italiennes, où se sont déroulées des manifestations. Devant cette recrudescence de fièvre, des consultations internationales se sont engagées sur la base d'un compromis possible qui consisterait à diviser le Territoire libre entre l'Italie et la Yougoslavie.

## POLICE ET MANIFESTANTS

SOUS LE JET DE DEUX LANCES D'INCENDIE, UN GROUPE D'ÉMEUTIERS ABANDONNE SA BARRICADE IMPROVISÉE ET SE DISPERSE, NON SANS LAPIDER LE VÉHICULE DE LA POLICE.

# ACTUALITÉS MONDIALES DI

**JUDSONIA,** dans l'Arkansas, offre cet aspect désolé après le passage de l'effroyable tornade qui, dévastant cinq régions des U. S. A., a laissé plus de 200 morts, 1.000 blessés et des milliers de sans-abri.



## VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

**DWIGHT EISENHOWER,** que l'on voit à son Q. G. avec M. James Dunn, ambassadeur des U. S. A., va laisser à un autre général américain le commandement du S. H. A. P. E. Le courant populaire qui se manifeste sur son nom paraît, en effet, l'imposer comme candidat des républicains à l'élection présidentielle.

**MEDITERRANEE.** Cet homme suspendu à un f au-dessus des flots n'est pas un acrobate, mais marin anglais passant, au cours d'exercices nav du pont d'un destroyer à celui d'un porte-avic

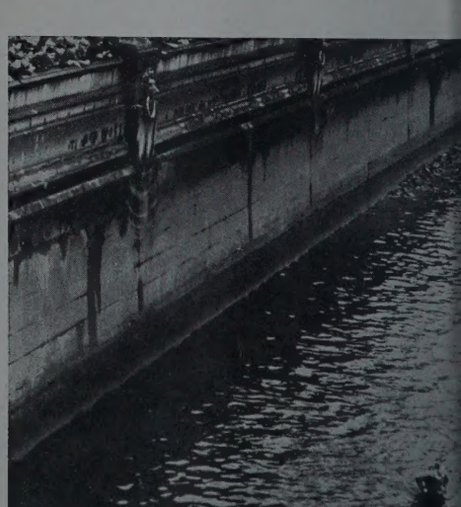
**VATICAN.** Don Juan, le prétendant au trône d'Espagne, que l'on voit sortant d'une audience pontificale, a fait savoir que la famille royale ne reconnaissait pas le second mariage de son frère aîné, don Jaime.

**LE CAP,** que fonda en 1652 le navigateur hollandais Jan van Riebeeck, fête ce tricentenaire par une importante foire où ces pavillons, d'une architecture bien caractéristique, représentent les Pays-Bas.

**AMIENS.** A l'occasion des récentes « Journ du sang » le nouveau ministre du Travail M^me^ Garet ont donné l'exemple en se faisant faire u prise de sang à l'hôtel de ville de la capitale picar

**ROME.** Faisant écho à l'agitation qui se poursuit à Trieste, plusieurs milliers d'étudiants, rassemblés devant le monument au Soldat Inconnu, ont réclamé le retour à l'Italie du grand port adriatique.

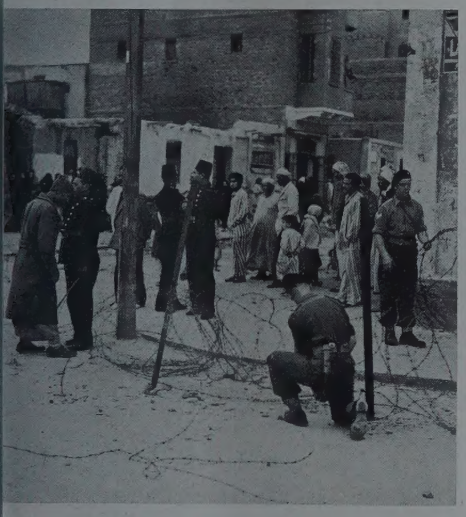
**PARIS.** Les ambassadeurs de l'Amérique latine ont été reçus à l'Elysée par le président de la République et M^me^ Auriol, que l'on voit accueillant l'ambassadeur du Brésil, S. E. Carlos Celso de Ouro Preto.



**LONDRES.** Sous les encouragements amusés des Lo doniens, lord Noël Buxton, pair d'Angleterre, a te de franchir à gué la Tamise devant Westminster. Ma perdant pied, il a dû achever sa traversée à la na

# LA SEMAINE

ASHINGTON. Après la ratification par le Sénat traité de paix japonais, le secrétaire de l'Assem- appose sa signature au bas de l'acte, sous les x des sénateurs Connally et Wiley (de g. à dr.).



MAILIA. Les troupes anglaises retirent leurs belés avant d'évacuer la partie de la ville qu'ils ient occupée, marquant ainsi une nouvelle étape s la détente qui s'amorce entre Le Caire et Londres.

ASGOW. Avec les victoires obtenues, individuelle- nt par Mimoun, collectivement par toute son équipe, France a remporté, devant ses six concurrentes, éclatant succès dans le « Cross des Nations ».

# D'un Samedi à l'autre

## PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

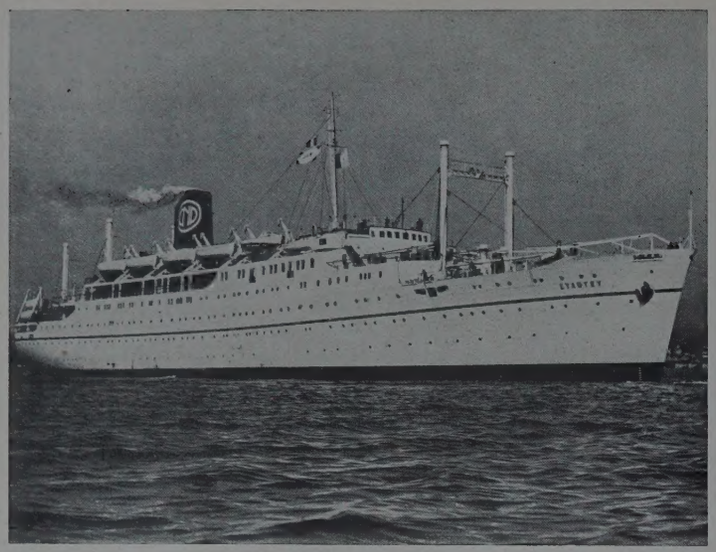
Les problèmes du droit médical comparé commencent de retenir, en France, l'attention des juristes, des médecins et, en général, de tous les observateurs. Ce n'est pas de l'attention gaspillée. Nous sommes à une heure du monde où les membres d'une même communauté humaine, d'une même civilisation, doivent s'instruire mutuellement, se consulter et s'avertir, à peine de sombrer dans la confusion, dans l'incohérence.

Les médecins tirent grand enseignement, par exemple, de l'anatomie comparée, car, souvent, l'anatomie de l'animal fait comprendre celle de l'homme. Il existe une Société de pathologie comparée. Mon ami Jean-Marie Carré enseigne, en Sorbonne, la littérature comparée. Les exemples ne peuvent être cités tous. Le pays qui se refuserait à étudier le droit médical comparé pourrait s'attendre à de fâcheux mécomptes. Il est temps, il est grand temps d'engager la France dans la voie de telles recherches.

Car la France, à sa manière, multiplie les expériences. La profession médicale est, dès maintenant, surveillée de très près, elle est enserrée dans un ensemble de lois et de règlements qui ne sont peut-être pas inutiles, mais qui restreignent beaucoup la liberté du praticien, l'initiative du praticien, lois et règlements dont sont merveilleusement affranchis les irréguliers, les charlatans et les guérisseurs. Dans le louable dessein d'assurer à l'individu les soins, de le pourvoir de drogues parfois coûteuses, et même de l'assister dans la vieillesse, les doctrinaires ont improvisé de toutes pièces une construction dite Sécurité sociale. On voudra bien croire que je saluerais la Sécurité sociale avec gratitude si je ne la voyais multiplier les erreurs et les tentatives aventureuses. Cette institution doit être amendée ; on ne pourra le faire qu'à la condition de connaître l'évolution des problèmes qu'elle prétend résoudre, l'évolution, dis-je, de ces problèmes chez nous et dans les autres pays civilisés. Ainsi pourrons-nous tirer la leçon de certaines réformes heureuses et ne pas succomber à d'absurdes illusions.

Le droit médical comparé, tel que l'entendent les médecins attentifs, doit, aussi et surtout, s'intéresser à toutes les questions de déontologie et de morale professionnelle. Une juridiction est inimaginable si elle n'est pas fondée sur une morale. La déontologie représente, si l'on s'en tient à la stricte définition, la science des devoirs. Ces devoirs n'ont pas beaucoup varié, au long des âges : la médecine entend, depuis qu'il y a des hommes et qui souffrent, soulager cette souffrance, prévenir le mal, guérir le malade, veiller sur la vie, la prolonger, la sauver, aussi longtemps que faire se peut. Ce propos est le même, quels que soient les pays où s'évertuent des médecins formés aux disciplines œcuméniques. Il existe, en effet, une certaine universalité de la technique et une indiscutable universalité en ce qui touche l'objet de la profession. Mais l'exercice de la profession est régi par des lois qui varient, d'un peuple à l'autre, en raison des coutumes, du climat, des préjugés, des doctrines sociales et politiques, etc. Soit ! N'oublions quand même pas que l'œsophage chemine à la même place, dans le thorax, pour toutes les races, et que le même agent infectieux donne partout les mêmes lésions, à très peu de choses près.

Le docteur Jean-Robert Debray, secrétaire général du Conseil national de l'Ordre des Médecins, a suivi de près l'évolution de ces problèmes. Il a lu, l'autre jour, devant l'Académie des Sciences morales et politiques, une communication parfaitement claire qui est une « contribution à l'étude du droit médical comparé ». L'Académie, après avoir consulté sa commission permanente pour l'étude des problèmes de déontologie et de morale professionnelle, a émis le vœu que soit créé, en France, un organisme propre à renseigner nos légistes et nos médecins sur ce qui se fait dans les autres pays. Je souhaite que ce vœu soit pris en considération. Notre intérêt et notre honneur sont en jeu dans cette affaire. Et j'entends bien qu'ici l'adjectif possessif « notre » s'applique à tous les Français, qui peuvent tous être engagés, un jour ou l'autre, dans la grande aventure de la maladie de la blessure ou de la mort.



# AU COURS DE LA CROISIÈRE INAUGURALE DU

# «LYAUTEY»

## LE GARDE DES SCEAUX CÉLÈBRE L'ŒUVRE DE

# LA FRANCE AU MAROC

LE GÉNÉRAL GUILLAUME PRONONÇANT SON DISCOURS AU BANQUET SERVI A CASABLANCA A BORD DU PAQUEBOT. PRÈS DE LUI, Mme REGGIO-PAQUET. CI-DESSOUS, A AGADIR, LA MARÉCHALE LYAUTEY ET M. FRAISSINET, PRÉSIDENT DE LA COMPAGNIE PAQUET, ATTENDENT LA CHALOUPE.

LE 15 mars dernier le paquebot *Lyautey* quittait Marseille pour le Maroc, accomplissant sa croisière inaugurale. Avant de retracer brièvement ce que fut ce voyage, il convient de rappeler que la mise en service du *Lyautey* marque le couronnement de l'effort de redressement de la Compagnie Paquet, sévèrement éprouvée pendant la guerre, au cours de laquelle quatorze de ses navires furent coulés. La Compagnie Paquet a pu reconstituer sa flotte, dont le *Lyautey* apparaît aujourd'hui comme le fleuron. Et le premier voyage du nouveau paquebot coïncidait avec un anniversaire, car il y a juste cent ans que Paul et Nicolas Paquet fondaient à Marseille la maison d'armement qui porte leur nom.

Rappelons les caractéristiques de ce beau navire : long de 142 mètres, mû par deux turbines de 18.600 CV chacune, il déplace 10.350 tonnes ; sa vitesse est de 22 nœuds 5, et il peut recevoir 600 passagers. Quant à ses aménagements, ils joignent le confort à l'élégance. Élégance grâce au goût des décorateurs qui ont su faire luxueux sans manquer à la sobriété ; confort par l'utilisation des appareils les plus modernes et les plus pratiques, par l'emploi aussi de matériaux nouveaux. Les alliages légers dont on s'est servi pour de nombreuses parties de la construction ont permis des gains de poids fort importants.

Pour cette croisière inaugurale, à laquelle M. Martinaud-Deplat, garde des Sceaux, représentait le gouvernement, M. Jean Fraissinet, président de la Compagnie Paquet, qu'accompagnaient sur le *Lyautey* plusieurs de ses principaux collaborateurs, notamment MM. J.-J. Dailloux, directeur, et Paul Reggio-Paquet, secrétaire général de la Compagnie, avait invité de nombreuses personnalités. On remarquait notamment MM. Lamouche et Guillaume de Tarde, président et vice-président des Forges et Chantiers de la Méditerranée, qui construisirent le navire (M. de Tarde fut un des principaux collaborateurs du maréchal Lyautey) ; l'ingénieur principal Mougin, qui en dessina les plans ; MM. Vincent Delpuech, conseiller de l'Union française, président de *France-Illustration* ; Corniglion-Molinier, député des Alpes-Maritimes, président d'Air-Maroc ; Ravail, directeur des Offices du Maroc en France, et de nombreuses notabilités du monde maritime, de l'industrie et de la presse.

A Marseille, avant que le bateau levât l'ancre, un déjeuner réunit à bord de nombreux convives, parmi lesquels MM. Abel Durand, président de la commission de la Marine marchande au Conseil de la République ; Beauquier, président du Conseil supérieur des Transports ; Delfau, président du Conseil supérieur de la Marine marchande ; Peyra, préfet des Bouches-du-Rhône ; Carlini, député-maire de Marseille ; Bablet, administrateur général de la Marine, etc. Des allocutions furent prononcées par M. Jean Fraissinet et par M. René Courau, secrétaire général de la Marine marchande, représentant le ministre des Transports. Une réception suivit à la Bourse, où les souhaits de bienvenue de la Chambre de commerce furent exprimés en termes heureux par M. Rogliano, son président.

Quelques heures après le départ le *Lyautey* accosta aux appontements de Port-Vendres, où l'attendaient diverses personnalités de la ville et du département. On remarquait notamment la présence de MM. Delcos et Comte, députés. A l'issue d'une réception sur le *Lyautey*, le président de la Chambre de commerce dit sa satisfaction de voir, grâce aux services maritimes de la Compagnie Paquet, se resserrer les liens qui unissent le Maroc et Port-Vendres. Et au nom de la Chambre de commerce il remit à Mme Reggio-Paquet, à MM. Fraissinet et Dailloux une médaille d'or.

A l'escale de Tanger M. de Panafieu, ministre de France, et le consul, M. Benoist, saluèrent M. Martinaud-Deplat. Au cours d'une très belle réception à bord le couturier Pierre Balmain présenta les modèles de sa collection et fit évoluer ses mannequins, l'aimable Praline en tête.

A Casablanca la première personne qui monta à bord fut Mme la maréchale Lyautey, à qui le commandant du paquebot fit les honneurs du bâtiment. Puis le général Guillaume, résident général de France, arrivait

S. E. El Glaoui, pacha de Marrakech, et M. Martinaud-Deplat.

Mme Reggio-Paquet, le pacha de Safi et la maréchale Lyautey.

au port avec MM. Hutin, secrétaire général du Protectorat, et Richardot, préfet détaché à la résidence. Un détachement de tirailleurs rendait les honneurs. Le sultan du Maroc était représenté par son grand vizir. Après une visite du navire le garde des Sceaux, le résident général et Mme la maréchale Lyautey, accompagnés du pacha de Casablanca et des personnalités, parmi lesquelles le général Duval, commandant supérieur des troupes, l'amiral Sol, commandant la marine, et le général Frandon, commandant les forces aériennes, se rendirent à terre. Devant la statue du maréchal Lyautey, encadrée de moghzanis sabre au clair, M. Martinaud-Deplat, après s'être incliné devant le drapeau du 6e R. T. M., déposa une gerbe de fleurs cravatée d'un ruban tricolore. M. Jean Fraissinet déposa une autre gerbe, et ce fut la minute rituelle de silence et la sonnerie aux Morts.

Un banquet fut ensuite servi à bord du *Lyautey*. M. Fraissinet, après avoir salué la maréchale, fit l'éloge de la libre entreprise et rappela que la société qu'il préside a construit sa flotte par ses propres moyens. Si Mohamed Laraki, puis le général Guillaume exprimèrent la gratitude du Maroc à la Compagnie Paquet, et le résident général s'inclina à son tour devant la maréchale Lyautey, qui « partagea la vie du chef prestigieux dont le souvenir est gravé dans nos cœurs ».

S'adressant au général Guillaume, M. Marill, président de la Chambre de commerce française de Casablanca, lui dit : « Vous êtes le successeur spirituel de Lyautey. Le navire qui porte son nom est pour vous, et pour tout ce qu'il représente, un encouragement dans la tâche qui vous incombe. »

Terminant la série des discours, M. Martinaud-Deplat rappela à son tour le souvenir de l'illustre chef, véritable « créateur » du Maroc.

★

**« Vous êtes le continuateur de son œuvre. Vous étiez au bled alors qu'il s'installait à Rabat. C'est pour cela, et pour bien d'autres raisons encore, que vous êtes investi de la pleine confiance du gouvernement français pour une politique de fermeté. »**

M. MARTINAUD-DEPLAT, garde des Sceaux, au général GUILLAUME

Vers la fin de l'après-midi le ministre de la Justice, en compagnie du général Guillaume, de M. Vincent Delpuech et de M. Hutin, secrétaire général du Protectorat, se rendit à Rabat. Il y fut reçu en audience privée par S. M. le sultan, avec lequel il eut un très cordial entretien. A l'issue de celui-ci le souverain décerna au ministre le grand cordon du Ouissam-Alaouite. Avant de regagner Casablanca, M. Martinaud-Deplat assista à l'assemblée générale des magistrats de la cour d'appel, puis fut l'hôte de ses confrères du barreau.

Le ministre de la Justice est aussi, on le sait, le président administratif du parti radical. Aussi la fédération radicale marocaine avait-elle organisé à l'occasion de son séjour dans le grand port marocain une réunion, au cours de laquelle, répondant au bâtonnier Rolland, président de cette fédération, M. Martinaud-Deplat prononça un important discours. Il déclara notamment : *Si la France et le Maroc venaient à cesser leur collaboration, ce pays ferait un brusque retour en arrière. Le Maroc, l'Algérie et la Tunisie forment un tout. Aussi la France ne peut-elle pas plus se désintéresser d'eux que les dissocier les uns des autres.*

Examinant la situation politique, l'orateur n'en dissimula point les difficultés. Et sa conclusion fut :

« Nous devons tous aider le gouvernement. Il ne faut pas pour cela se figer dans des frontières partisanes. Les excès de formules partisanes ne mènent à rien. Il y a des heures où tout le monde doit se mettre à l'œuvre pour sortir le char de l'Etat embourbé dans l'ornière des routines et des discussions stériles. Il faut que nous puissions travailler dans le calme afin d'avoir une claire vue des intérêts du pays... Nous marcherons alors rapidement vers son redressement... »

Le ministre de la Justice tint à se rendre à Marrakech pour y saluer le pacha, S. E. El Glaoui. On connaît les sentiments d'amitié agissante dont le pacha a toujours fait preuve envers notre pays. Il fit au représentant du gouvernement français et à M. Vincent Delpuech, qui l'accompagnait, un accueil empreint de la plus délicate courtoisie et s'entretint longuement avec eux autour du traditionnel thé à la menthe. De leur côté, les autres passagers de la croisière firent également le voyage de Marrakech, où ils furent les hôtes de M. et Mme Pierre Lyautey.

Quant au paquebot, après un arrêt à Agadir il gagna Safi, où S. E. El Glaoui, venu spécialement de Marrakech, fut accueilli par M. Martinaud-Deplat, par Mme la maréchale Lyautey, par M. Jean Fraissinet et par toutes les personnalités qui prenaient part au voyage. Réception chaleureuse particulièremeint réussie, suivie d'un banquet auquel assistait Mme la maréchale Lyautey, qui exprima tout le plaisir qu'elle avait ressenti à suivre la croisière du bateau qui porte le nom de son mari. Cette croisière prit fin avec le retour du *Lyautey* à Casablanca, d'où les hôtes de la Compagnie Paquet regagnèrent Marseille.

Avant le départ, M. de Blesson, ministre plénipotentiaire, délégué à la résidence, accompagné de M. Hutin, vint remettre le grand cordon du Ouissam-Alaouite à M. Martinaud-Deplat, ainsi que les décorations conférées aux dirigeants et au personnel de la Compagnie.

Dans une courte et ferme improvisation le garde des Sceaux redit son admiration pour l'œuvre accomplie et qui doit se poursuivre dans l'ordre nécessaire à la sauvegarde des intérêts des Marocains et des Français.

L'ex-premier ministre Chenik, qu'on voit ici auprès de S. A. le bey, a été transféré, avec trois de ses collègues, a Kebili, Sud-Tunisien.

# L'ÉVOLUTION DE LA CRISE TUNISIENNE

Le dénouement rapide donné à la crise tunisienne, tout au moins sous sa forme la plus aiguë, a dissipé l'appréhension qu'avaient provoqué, dans quelques sphères politiques, les mesures prises par le résident général en plein accord avec le gouvernement. Emoi excessif, d'ailleurs, car les décisions de M. de Hautecloque n'étaient nullement dues à un accès de mauvaise humeur, mais bien l'inéluctable conséquence de la politique tortueuse et agressive suivie depuis de longs mois par les principaux ministres de la régence.

Cette politique de M. Chenik ne consistait pas seulement à lancer sans cesse des défis à la France, puissance protectrice. Par leur passivité obstinée les ministres du bey encourageaient les terroristes, qui, depuis les odieux attentats de Sfax et de Sousse, multiplient les crimes, les attaques et les sabotages, obligeant les autorités françaises à une répression dont on escomptait qu'elle attiserait les haines de races et pousserait les masses indigènes jusqu'à l'exaspération et à la révolte.

La patience a des limites, surtout lorsque chaque geste de conciliation est interprété comme une reculade et une concession faite à l'agitation. Les affronts successifs et outrageants infligés au représentant de la France exigeaient que l'équipe au pouvoir fût mise dans l'impossibilité de poursuivre son action néfaste.

Ce recours à la fermeté a eu des conséquences heureuses. S. A. le bey, trop longtemps abusé par un entourage qui spéculait sur de prétendues divergences au sein du gouvernement français, s'est résolu à rompre publiquement avec les ministres indésirables et à porter condamnation contre les éléments extrémistes. Du même coup les relations ont repris dans une atmosphère plus sereine et plus profitable à tous. Car les sévères mesures qu'imposaient les événements ne constituaient pas une fin. Un généreux projet de réformes avait été établi qui, par différentes étapes, dont les bases et les délais ont été fixés, doit apporter à la Tunisie une autonomie interne qui sauvegardera, d'autre part, les intérêts de la France dans un pays qu'elle a sorti de la misère, dont l'accès à la civilisation et à la prospérité économique est l'œuvre patiente et courageuse de nos concitoyens. Mais, ainsi que l'avait signifié justement M. de Hautecloque, cette politique d'émancipation progressive ne peut se poursuivre que dans le calme et la compréhension mutuelle et non dans un climat permanent de mauvaise foi et d'hostilité, redoutable à plus d'un titre. Car il faut juger des événements de Tunisie à la lumière de la situation générale dans notre Afrique du Nord et en prenant conscience de la nécessité où se trouve la France de ne laisser mettre en cause ni sa présence ni la mission tutélaire qu'elle assume en Méditerranée pour la défense de la civilisation occidentale.

Or, il faut bien le constater, longtemps notre politique tunisienne a été faite d'hésitations, d'atermoiements et de mesures contradictoires, et les agitateurs de la Ligue arabe ont trouvé trop souvent des oreilles complaisantes chez certains hommes politiques qu'une sorte de masochisme incite à toujours donner tort à la France lorsque ses droits et ses intérêts sont en jeu.

Une politique vient d'être mise en action en accord avec l'autorité beylicale ; elle est faite à la fois de fermeté et de ce désir d'aboutir à un accord harmonieux dont témoignait la note que le président Vincent Auriol a fait remettre à S. A. le bey de Tunis en réponse à son télégramme personnel. Il convient qu'elle soit suivie avec persévérance. Elle sera d'autant plus efficace qu'en dehors d'une poignée d'agitateurs avides de se partager des places et des richesses la population tunisienne aspire, dans son immense majorité, à travailler en paix à sa prospérité et à son émancipation, cela par une collaboration qui associera dans un même effort fécond les deux pays associés.

### UN « RECLUS » BAVARD

Avant d'être envoyé a Remada, Bourguiba, leader du Néo-Destour, vivait depuis deux mois a Tabarka, sous une surveillance très relative... qui ne l'empêchait pas de donner des conférences de presse.

UNE GRANDE ENQUÊTE DE FRANCE-ILLUSTRATION

**UNE ROUTE FRONTIÈRE ENTRE L'INDE ET LA CHINE**

LA DÉMARCATION DES FRONTIÈRES ENTRE L'INDE, LA CHINE ET LE TIBET A DONNÉ LIEU A DES CONTESTATIONS NOMBREUSES. C'EST L'UN DES MOTIFS QU'INVOQUA MAO TSE TOUNG POUR JUSTIFIER L'INVASION DU ROYAUME DES LAMAS PAR SES TROUPES.

# LE SUD-EST ASIATIQUE ET LA MENACE SINO-SOVIÉTIQUE (*)

## VIII

LE vaste sous-continent formé par l'Inde et le Pakistan constitue la masse humaine et territoriale la plus volumineuse et la plus dense qui tienne encore en échec la poussée du groupe communiste sino-soviétique en Extrême-Orient. Cependant si les Himalayas, d'une part, et, d'autre part, la mentalité particulière des populations et leurs convictions religieuses paraissent protéger les États contre les entreprises militaires et les séductions idéologiques des forces rouges, il faut reconnaître que, tant de l'extérieur que de l'intérieur, bien des facteurs stratégiques, politiques et sociaux rendent cette masse vulnérable à des attaques dont le cours des événements en d'autres parties du monde l'a jusqu'ici préservée. Le conflit du Cachemire, l'occupation du Tibet par les troupes communistes, l'attitude inamicale de l'Afghanistan à l'égard de son voisin oriental, le désordre des esprits et le chaos de la vie nationale au Népâl, les soucis que causent à la Nouvelle-Delhi les activités révolutionnaires endémiques du Manipour et du Telengana, et les succès communistes aux récentes élections... toutes ces circonstances ajoutées aux rivalités familiales et tribales qui affaiblissent le

(*) Voir *France-Illustration* des 22 et 29 septembre, 13 et 20 octobre 1951, 2 et 9 février 1952.

**FUYANT SOUS LA MENACE**

LA SÉPARATION DE L'INDE EN DEUX SECTEURS ET LES CONFLITS ENTRE KURDACISTES ET MUSULMANS AJOUTENT AUX MISÈRES PHYSIOLOGIQUES LA SOUFFRANCE DE L'EXODE.

# SUR L'INDE TOURMENTÉE LA PRESSION ROUGE S'ACCENTUE

Pakistan, aux divisions partisanes et à la situation tragique des masses ouvrières et rurales dans tout le sous-continent forment un clavier sur lequel le bloc sino-soviétique peut jouer tour à tour ou simultanément.

Pour l'instant l'U. R. S. S. et la République chinoise concentrent leur attention et leur activité sur d'autres régions de la planète où leur intervention est nécessaire soit pour limiter ou prévenir les dégâts, soit pour exploiter à leur avantage les fautes et les revers de leurs adversaires. La continuation d'une guerre indécise en Corée, les difficultés des Vietminh en Indochine, l'accroissement de production et la redistribution des ressources que nécessite le pacte atlantique ; d'autre part, la conclusion rapide de la bataille du pétrole iranien au détriment des Anglais, le conflit qui à propos de Suez et du Soudan oppose l'Égypte au Royaume-Uni et à ses alliés, les prodromes de révolte qui se devinent ou se manifestent dans tout le monde arabe et musulman ; tous ces faits suffisent à occuper les forces actives sino-soviétiques et à commander le dispositif immédiat de leurs réserves de manœuvre. D'ailleurs pourquoi ne laisseraient-ils pas le sous-continent indien livré à lui-même ? Les facteurs de désintégration y sont si répandus et si profondément enracinés que le moment venu il suffirait d'activer un peu leur action et d'exercer une légère pression sur les frontières pour que l'édifice multimillénaire s'écroulât et qu'il fût possible de construire sur ses ruines une cité rouge à l'image de Pékin ou de Moscou. Tel est du moins le calcul de la Russie et de la Chine. Est-ce là simple vue de l'esprit ou une perspective justifiée ? C'est ce que nous allons essayer d'élucider.

## VOICI QUELS SONT LES POINTS NÉVRALGIQUES

Plus d'un demi-siècle de négociations avaient été nécessaires pour arriver à l'accord de 1941 entre la Chine et l'Angleterre en vue de déterminer la frontière sino-birmane. Les conclusions de la Conférence de Simla (1913), qui fixait entre autres choses les limites de l'Inde avec le Tibet, ne furent jamais ratifiées par Pékin, et des divergences portant sur des dizaines de milliers de kilomètres carrés se constatent toujours entre les cartes officielles des deux pays. Sur de notables distances au nord du Cachemire aussi bien qu'aux confins des Provinces-Unies et du Tibet personne ne peut dire exactement où passe la frontière. Bien que depuis peu le Bhouton et le Sikhim soient devenus protectorats indiens, on n'a pas oublié à Pékin que ces Etats furent longtemps les vassaux du Tibet, auquel les rattachent encore tant de liens historiques, religieux et culturels.

Au Tibet même l'armée chinoise dicte ses lois ; le panchen-lama communiste y fait pièce au dalaï-lama ; l'intégration du peuple et de ses institutions à l'univers communiste se poursuit vigoureusement ; la station radiophonique la plus puissante d'Extrême-Orient, destinée à l'information « éducatrice » des populations d'Asie, se monte, dit-on, dans la région du Chomolari.

Une révolution d'inspiration indienne a brisé au Népâl le pouvoir autocratique des premiers ministres et est menacée à son tour par une effervescence rouge dans le centre industriel de Biratnagar et les districts ruraux du nord-est, habités entre autres par les Kirats. Une tentative récente de coup d'Etat communiste n'a échoué en dernier lieu que grâce à l'intervention des troupes autochtones et à l'appui de l'Inde.

Au Cachemire, enfin, les armées indiennes n'accomplissent pas seulement des opérations de police : elles font la guerre au Pakistan.

Remarquons ici que du point de vue militaire la division de l'ancien empire en deux Etats indépendants a été le coup le plus sensible porté à la stabilité et à la puissance des éléments susceptibles de s'opposer aux entreprises communistes. Là où un seul commandement et une seule armée s'imposaient, on se trouve en présence de forces confrontées en deux camps hostiles. Le Pakistan et l'Inde dépensent respectivement le tiers et la moitié de leurs revenus non point pour se défendre contre une commune menace, mais pour se combattre. Le long de leurs frontières et au Cachemire les troupes des deux pays se font face, non sans incidents. Favorisé des plus beaux paysages du monde, position-clé au carrefour des quatre plus grands pays d'Asie, le Cachemire, avec sa population de 4 millions d'habitants, n'est pas un enjeu indigne de sacrifices. C'est l'une des raisons pour lesquelles les efforts du docteur Graham, médiateur de l'O. N. U., n'ont abouti qu'à une impasse.

D'autre part, les relations de l'Inde sont très amicales avec un autre pays musulman : l'Afghanistan, lequel, en revanche, conteste au Pakistan, pour des raisons historiques, la région située entre l'Indus et la frontière. Depuis le début de 1951 une vingtaine d'incidents ont contribué à l'accroissement de la tension entre Kaboul et Karachi, si bien que, lors de l'assassinat de Liaquat Ali Khan par un ex-citoyen afghan, il s'en fallut de peu que les Pakistanais ne marchassent sur la capitale voisine. Londres intervint. La crainte de voir un gouvernement pro-soviétique remplacer les autorités actuelles de Kaboul et menacer ainsi l'équilibre précaire des nations non communistes dans l'océan Indien l'emporta sur l'exaspération des tribus martiales du Pakistan.

Pour compléter cette brève nomenclature des points névralgiques il faudrait mentionner le Manipour, principauté située aux confins de l'Assam et de la Birmanie, et où, encouragée, dit-on, par le radjah local, une rébellion communiste a résisté avec succès, les armes à la main, aux efforts des troupes indiennes pour la réduire. La présence d'armées rouges dans les contrées avoisinantes pourrait, un jour, réserver de désagréables surprises. On peut donc constater que l'Himalaya n'offre pas au sous-continent indien la frontière homogène et infranchissable que l'on serait tenté d'imaginer. Les forces qu'il endigue pourraient filtrer à travers des fissures qu'en de nombreux endroits les circonstances historiques y ont pratiquées. D'ailleurs, un déferlement militaire ne saurait être que la raison ultime dans la lutte pour la suprématie. Le bloc sino-soviétique connaît l'art de diriger les courants d'idées au travers des frontières, et il espère que sa mystique exercera de plus en plus une attraction irrésistible sur les masses indo-pakistanaises plongées dans la misère et confondues par l'indécision, l'ineptie, l'anarchie de leurs organisations politiques. Des projets de réformes sociales seront-ils des facteurs suffisants pour contrebalancer la fascination qu'exerce sur un peuple affamé le mirage d'une libération totale et d'une accession immédiate au bien-être ? Une diplomatie pendulaire permettra-t-elle à la Nouvelle-Delhi de s'isoler avec avantage de la lutte idéologique qui partage le monde et de s'épargner les calamités

## AU CACHEMIRE

LA LÉGENDAIRE « VALLÉE HEUREUSE » DU CACHEMIRE, OU LES POPULATIONS VIVAIENT PAISIBLES AU PIED DE L'HIMALAYA, FAIT TOUJOURS L'OBJET D'UN CONFLIT AIGU ENTRE L'UNION INDIENNE, A LAQUELLE CET ETAT S'EST RALLIÉ, ET LE PAKISTAN, QUI CONTESTE CETTE SOLUTION COMME CONTRAIRE AUX TRADITIONS DE CE PAYS. EN CES DERNIÈRES ANNÉES, MAINTS HABITANTS ONT CONNU LA VIE PÉNIBLE ET DÉPRIMANTE DE TOUS LES RÉFUGIÉS.

de la guerre tout en sauvegardant l'intégrité de son territoire et de son indépendance ? Il est permis d'en douter, et, devant les récents succès des communistes aux élections, on peut s'attendre à un raidissement de Nehru dans sa politique à l'égard du bloc sino-soviétique.

### MENACES INTERNES

LE parti communiste indien n'est pas tant redoutable par le chiffre de ses effectifs — à peine 500.000 adhérents connus — que par l'activité de ses membres. Depuis 1948 il a mené une campagne systématique de violence. Par la parole et la presse ses propagandistes ont excité les masses à la rébellion, au pillage, à l'assassinat. Est-il mis hors la loi dans certaines provinces qu'il redouble d'activité dans les autres. Innombrables sont les actes de sabotage de toute sorte, les attaques contre les postes de police dont il a revendiqué l'initiative. Au moment le plus critique de la dernière famine il essayait de déclencher une grève générale des transports qui, si elle n'avait été broyée dans l'œuf, eût provoqué une catastrophe humaine sans précédent.

Ce n'est pas tout : sur la demande du Kominform et sous sa direction les communistes ont créé des brigades de choc et formé une « armée de libération », qui par des guérillas incessantes devait mettre l'Inde dans une situation analogue à celle qui prévalait alors en Chine. Des désordres graves troublèrent l'Assam, le Bengale et le Travancore, tandis que, dans l'Etat princier d'Hyderabad, le district de Telengana, grand comme la Belgique et peuplé de plus de 4 millions d'habitants, devenait une enclave soviétique et tenait plusieurs années en échec les troupes du gouvernement central. Meurtres, tortures, brigandages, exécutions, anéantissements de villages entiers, les communistes du Telengana n'hésitèrent devant rien. Traqués, pourchassés par l'armée nationale, ils changèrent de chefs et, rejetant sur leurs anciens dirigeants la responsabilité des violences passées, demandèrent au gouvernement, eu égard à leur conversion aux méthodes constitutionnelles, de leur garantir toute liberté pour mener leur campagne en vue des élections au suffrage universel ; élections qui ont marqué une progression inquiétante des forces rouges.

Si une poignée de communistes ont réussi à tenir ainsi depuis 1946 près de 2.000 villages, ce ne fut point sans raison. Ils avaient en effet mené à bien une réforme agraire limitée laissant aux petits propriétaires leurs terres et partageant les grands domaines entre les laboureurs. Annulant toutes les dettes par décret, ils avaient réduit le taux annuel de l'intérêt et établi des tribunaux dits « populaires » pour une justice rapide. Sauvages et impitoyables dans l'action, ils n'avaient pas cependant perdu de vue l'amélioration des conditions de vie des pauvres. Or les pauvres, ou plutôt les misérables au sens fort du mot, constituent le gros de la population indienne, dont le revenu moyen est aujourd'hui à peine suffisant pour nourrir deux personnes sur trois... à la condition qu'ils aillent complètement nus, qu'ils vivent dehors toute l'année, ne prennent aucune distraction et ne demandent que la nourriture la plus grossière.

### MISÈRES RURALES

UN tiers seulement des paysans possèdent la terre qu'ils cultivent, et cette terre, par suite des partages successifs commandés par le système de transmission héréditaire, n'est souvent guère plus étendue qu'un jardinet de banlieue, insuffisante à nourrir son homme. Au temps de la domination mongole les villages indiens jouissaient d'une certaine autonomie et payaient en bloc leurs impôts à l'administration centrale après en avoir remis un pourcentage au souverain local. A l'arrivée des Britanniques les percepteurs furent considérés comme propriétaires du sol, avec pouvoir discrétionnaire pour lever des taxes. Héritier de ces percepteurs, le zamindar n'a aucun devoir envers ses fermiers et ne leur fournit ni habitation, ni instruments de travail, ni semences, ni moyens de bonifier le sol. Toute son activité consiste à obtenir que les trois ou quatre cinquièmes de la récolte lui soient livrés à temps et avec exactitude.

Une autre classe de propriétaires, guère plus sympathique, est celle des *rayotaris*, qui, eux, ont fait de leurs débiteurs leurs tenanciers. Ce sont habituellement des commerçants et des usuriers qui entretiennent leur police privée, des hommes de main à leur solde, et régissent de vastes territoires comme des seigneurs féodaux. Qu'il vive à la ville ou à la campagne, l'Indien a toujours besoin d'argent liquide pour les grandes occasions de la vie : mariages et naissances. Dans ces circonstances il s'endette pour toujours, à n'importe quel taux, jusqu'à 6 % par mois et davantage. Comme il ne sait ni lire ni écrire (90 % de la population sont analphabètes), il signe tous les papiers qu'on lui présente et devient ainsi avec toute sa famille esclave de son créancier. Il peut payer plusieurs fois en intérêts l'équivalent du capital, il n'est pas libéré pour autant, et même si les lois le dispensent dans ce cas de rembourser le principal, son ignorance et son manque de protecteurs l'empêchent d'en tirer avantage.

Logé misérablement dans des huttes de torchis, il est la proie des moustiques, des rats, la victime des maladies endémiques et épidémiques qui, malgré les mesures partielles prises par un corps médical compétent mais insuffisant, balaient fréquemment tout le sous-continent. Plus de 5 millions d'Indiens souffrent de paludisme : un million et demi en meurent chaque année tandis qu'un demi-million succombent à la tuberculose. Il n'est pas rare de rencontrer des lépreux, car si 20 000 environ sont soumis à une surveillance, près d'un million vagabondent à l'aventure ou vivent mêlés à leurs compatriotes dans les villages. Pour contenir les menaces de mort prématurée qui pèsent sur tous — la moyenne de vie dans le pays est de trente-deux ans et tombe dans la campagne à vingt-deux ans — il n'y a qu'un médecin pour 8.000 habitants, une infirmière pour 86.000 et un lit d'hôpital pour 5.000 habitants.

Miné par les fièvres, affaibli par la faim, dépourvu d'outils modernes, le paysan travaille une terre qui manque d'engrais. Les Indes possèdent, certes, le tiers du cheptel mondial en bovins, mais rien, sinon des troupeaux humains affamés, n'est plus poignant et plus lamentable que ces bandes d'animaux qui en saison sèche errent par des champs stériles, la peau percée par les os et leurs plaies dévorées de mouches. Il ne faut point s'étonner si dans ces conditions les trois quarts des vaches ne donnent point de lait, si les autres ne fournissent même pas un litre par jour ! On les élève, il est vrai, pour leur combustible et leur travail et non point pour la boucherie, car, pour les hindous, les vaches étant sacrées, leur abatage est interdit. Quand elles sont malades ou vieilles, elles crèvent au bord des chemins ou s'en vont mourir dans des maisons spéciales de retraite que la générosité et la pitié d'orthodoxes charitables ont édifiées, sans toujours pourvoir à leur entretien, à cette noble fin.

Plus de la moitié de l'année le paysan indien ne fait rien, car il n'y a littéralement rien à faire dans les champs poussiéreux, où pendant des mois il ne tombe pas une goutte de pluie : heureux encore si la mousson réussit. Malheureusement, par suite du manque de réservoirs, de canaux et de puits, l'eau du ciel est gaspillée : le tiers retourne à la mer sans avoir été utilisé, et de fait le cinquième seulement des terres est irrigué. Si la mousson est insuffisante ou manque complètement, c'est la famine. En 1942 il n'y eut pas de pluies au Bengale, et l'année suivante plusieurs millions de paysans affluèrent avec leurs familles vers Calcutta. En quelques semaines 3 millions de cadavres jonchaient les routes, les rues, les places, obstruaient les ruisseaux et les égouts de la ville. L'armée, dans ses camions, enlevait les corps : aux carrefours ou en rase campagne on érigeait des bûchers pour les brûler, et l'on jetait ensuite les cendres dans le Gange.

L'an dernier une calamité semblable a menacé le pays ; cependant, grâce à des importations hâtives et à un rationnement sévère, des millions d'individus qui auraient autrefois trouvé une mort certaine ont réussi à survivre en économisant d'une manière suffisante leurs énergies pour subsister au moyen de deux repas par semaine.

Le gouvernement indien, plus prévoyant aujourd'hui, a déjà passé des commandes de céréales pour tenter de combler une partie de l'inévitable déficit résultant du manque d'eau. Mais dans la conjoncture internationale actuelle trouvera-t-il assez de bateaux et, en Inde, assez de transports pour amener à temps aux endroits requis le grain nécessaire à la vie ?

## OUVRIERS ET PARIAS

Si le problème social dans tout le sous-continent est avant tout un problème agraire, ne pensons pas qu'il faille pour autant minimiser l'importance de la condition ouvrière. Par leur masse, leur concentration, leur discipline relative, par leur réceptivité plus grande consécutive à l'éloignement des contraintes sociales des villages, les ouvriers constituent pour les partis politiques un terrain de propagande de premier choix. Or, malgré les lois sociales qui limitent les heures de travail, en précisent les conditions et exigent des assurances contre les accidents ; malgré les initiatives privées ou gouvernementales procurant, ici et là, des habitations et un niveau de vie convenables, les ouvriers de l'Inde demeurent soumis aux servitudes historiquement liées à tout développement industriel rapide. 4 % à peine de la population vivent dans des logements offrant le minimum de sécurité du point de vue hygiénique, et dans la seule ville de Bombay un million et demi de personnes sont pratiquement sans abri, tandis qu'un demi-million dorment sur les trottoirs. En ce qui concerne la nourriture, l'ouvrier industriel est plus favorisé que le prolétaire des campagnes : moins menacé par les famines saisonnières, il peut, grâce à son salaire, faire un bon repas par jour — qu'il prend ordinairement le soir — et une collation à midi ou le matin.

Le mouvement syndicaliste s'est développé très vite en Inde. A côté de l'*All India Trade Union Congress*, où l'influence communiste devenait par trop prépondérante et qui se transformait par suite en arme politique, le parti gouvernemental établit en 1947 l'*India National Trade Union Congress*, dont la croissance a été extraordinaire. Actuellement congressistes et communistes se partagent les effectifs du prolétariat urbain de l'Inde ; il y a peu d'amitié dans leurs relations et il n'est pas rare que des bagarres sanglantes les mettent aux prises dans les villes industrielles.

Ce tableau schématique de la misère indienne et du fécond bouillon de culture qu'elle offre au virus communiste serait incomplet sans une mention de la condition des intouchables, sur qui a pesé pendant des millénaires le stigmate d'une impureté légale congénitale, avec toutes ses conséquences sociologiques. Né en dehors des quatre castes reconnues ou expulsé de leur sein pour manquement à leurs multiples règles, le *paria*, pour l'appeler par son nom, vit dans la déjection et prolifère dans la souillure. Sur le papier la Constitution a certes aboli les inhabilités religieuses et sociales qui le lient du fait de sa naissance ou de sa chute, mais avant que les réformes ainsi décrétées entrent dans les mœurs il faudra un sérieux changement de mentalité. Pire que la misère physique, l'état de paria est la consécration par la société d'une déchéance morale que le coupable a méritée par sa conduite dans une existence antérieure ou dans sa vie actuelle. Peu à peu cependant ces hommes commencent à croire à leur égalité foncière avec leurs semblables, à se rendre compte de l'injustice monstrueuse dont ils sont les victimes et à travailler à leur émancipation. Leur chef le plus populaire, le docteur Ambedkar, juriste de premier plan et rapporteur principal des lois constitutionnelles, s'est voué à la noble tâche de relever ses frères. Convaincu que le gouvernement présent de l'Inde est condamné à l'impuissance par suite de menées bigotes et réactionnaires, il a donné avec éclat sa démission de ministre de la Justice pour aller au peuple et mener sur les places publiques le combat qu'il ne peut plus continuer au gouvernement. Lutte désespérée d'ailleurs que la sienne, car ses frères intouchables forment la classe de beaucoup la plus arriérée de l'Inde. Des siècles d'abjecte sujétion ont tué en eux le sentiment de leur personnalité et de la dignité humaine : ils n'acceptent pas facilement la supériorité de l'un des leurs et ils se tournent instinctivement vers les castes plus élevées pour s'y trouver des chefs.

## INDE ET PAKISTAN

Indiennes ou pakistanaises, les foules qui peuplent le sous-continent enserré entre les Himalayas et l'océan sont aujourd'hui saturées de misère et folles de souffrance. Les plaies des guerres religieuses et civiles récentes ne sont pas encore cicatrisées. Dans pareille conjoncture le péril extérieur qui les guette est plus imminent que jamais. S'il est vrai qu'une attaque venant d'au delà les monts soit pour le moment improbable, il demeure que c'est la résistance franco-vietnamienne en Indochine qui protège l'Inde et le Pakistan. Ce bouclier viendrait-il à céder, tout le Sud-Est asiatique s'écroulerait aux pieds des potentats de Moscou et de Pékin. Nourris des vieux clichés de la propagande anti-impérialiste, ces peuples ne comprennent pas encore que la France au Tonkin comme les Nations Unies en Corée sauvent au prix du sang leur indépendance et leur intégrité.

D'ailleurs, les différends qui les dressent l'un contre l'autre semblent de peu d'importance pour les observateurs étrangers. Ceux-ci comprennent difficilement comment le premier ministre Nehru, qui se pose si fréquemment en champion de la conciliation et de la paix quand il s'agit des rivalités d'autrui, se révèle si intransigeant et si belliqueux dès qu'il est question du Cachemire. Plus encore que de son affection pour sa province natale, il est le prisonnier des forces réactionnaires de son groupe et des autres formations politiques, qui l'accusent de complaisance à l'égard du Pakistan. Démissionnaire du Comité exécutif de son propre parti, il en a été réélu président. Qu'aurait pu faire, en effet, le parti du Congrès aux dernières élections sans Nehru à sa tête ?

En attendant, le Pakistan, exaspéré par les prétentions afghanes, secoué par des difficultés intérieures et conscient des inconséquences de la politique indienne, vacille sur le bord de la guerre, effrayé d'un écrasement possible, mais satisfait à l'avance, en mettant les choses au pire, d'entraîner sûrement son ennemi dans sa chute. En effet, ses chefs l'ont déclaré à plusieurs reprises, plutôt que de tomber sous la domination hindoue, le Pakistan préférerait devenir une province russe ; jamais il ne se laisserait vaincre sans au moins appeler les Soviets à son secours. Ainsi donc, avec l'Inde durcie dans son intransigeance et le Pakistan tenté par la politique du pire, un incident peut provoquer du jour au lendemain une intervention communiste camouflée ou ouverte.

## PROBLÈMES VITAUX

Mais, en dehors de sa puissance militaire, le bloc sino-soviétique dispose d'une arme plus subtile et plus puissante pour atteindre ses fins. D'une part, les réalisations de la Russie soviétique, d'autre part, la force de la République populaire chinoise, qui tient en échec les grandes nations du monde, son traitement méprisant et haineux de tous les Occidentaux ; toutes ces raisons et d'autres encore, élaborées, magnifiées et transfigurées par la magie de la propagande, exercent une séduction paradisiaque sur les esprits et sur les imaginations des Indo-Pakistanais, blessés si longtemps dans leur fierté raciale et nationale et aspirant à un éden que de l'abîme de leur infinie détresse ils aperçoivent, comme dans un mirage, dans le ciel tout proche de leurs grandioses frontières.

Cependant, en Inde, les réformes agraires restent en souffrance. Les timides mesures prises pour la redistribution des terres, avec indemnité pour les zamindars et facilité de paiement pour les bénéficiaires, sont renvoyées aux calendes parce que incompatibles avec la Constitution. On ne constate pas sans surprise que le partage du sol se soit effectué sans délai au Cachemire et qu'il rencontre tant d'obstacles en Inde. Cette inaction des ministres réjouit les communistes car elle amène de l'eau à leur moulin : l'article principal de leur programme électoral ne stipulait-il pas la remise gratuite des champs à ceux qui les travaillent, sans dédommagement aucun pour les propriétaires ? C'était là, au moins, une promesse claire et substantielle, à la portée de toutes les intelligences et susceptible de satisfaire une foule énorme d'appétits...

Avec ses 90 % d'illettrés et l'urgence implacable de ses besoins primordiaux, le peuple n'a cure de discours. C'est du riz qu'il lui faut, et il suivra en aveugle quiconque lui en promettra. Or il n'existe qu'un moyen de lui en procurer : la production de céréales aux Indes étant un problème d'eau, il faut bâtir des barrages, aménager des réservoirs, creuser des puits, ouvrir des canaux et irriguer les terres. Telle est la proposition cardinale du plan quinquennal soumis à l'approbation du gouvernement et qui vise à réaliser pour l'Inde le plan de Colombo. Pour nourrir une population qui

LE PAYSAN ET SON BÉTAIL

POUR TRAVAILLER LA TERRE INGRATE, LE PAYSAN HINDOU TROUVE UN AUXILIAIRE PRÉCIEUX DANS SON MAIGRE BÉTAIL, MAIS, LA VACHE ÉTANT SACRÉE, L'ABATAGE EST INTERDIT.

égalé presque celles des continents américain et africain réunis et qui s'accroît par bonds annuels de 5 millions, il n'est que juste, comme le fait le plan, de mettre l'accent sur l'agriculture et les travaux hydrauliques, dont le coût s'élèvera respectivement à 1.917 et à 4.506 milliards de roupies.

Ces capitaux énormes, où les trouver ? Faudra-t-il que faute de fonds, comme il est arrivé ces dernières années, l'exécution de projets aussi vitaux pour l'Inde et pour l'avenir du monde soit retardée ou interrompue ?

Le plan de Colombo pour le développement économique du Sud-Est asiatique est entré officiellement en vigueur le 1er juillet 1951. Suivant ce plan les projets concernant l'Inde représentent un coût de 18.400 millions de roupies pour une période de six ans. Tandis que l'Australie et le Canada ont promis respectivement 55 et 50 millions de roupies pour la première année, on apprend avec satisfaction que des industriels français négocient des investissements qui s'intégreraient dans le montant global que l'Inde, pour compléter la somme exigée par ce devis, attend de l'étranger.

Sans l'aide de l'Amérique rien toutefois ne saura être mené à bonne fin. Or l'Amérique voudrait des assurances : elle désirerait que l'Inde, comme d'ailleurs le Pakistan, se joignît au bloc des forces anticommunistes. En fait une telle prise de position ne serait pas, pour l'instant, très diplomatique. En effet le parti communiste, attisant aussitôt les haines « anti-blanches », accuserait le gouvernement de pactiser avec les nations « colonialistes ». D'autre part, ce serait fournir au bloc sino-soviétique des prétextes pour créer des incidents de frontière et surtout pour faciliter l'action du parti communiste indien, qui pourrait alors mettre le gouvernement en péril. Car, par souci de ménager la politique de Nehru, qui à leurs yeux représente un moindre mal en raison de ses tendances pro-asiatiques et anti-impérialistes, les Russes n'ont point jusqu'ici exigé de leur parti en Inde l'unité de pensée et d'action qui est ailleurs la marque irrécusable de leur intervention active. Nehru n'est-il pas un obstacle à une dictature de droite, qui pourrait aujourd'hui écraser toute opposition ? Or les Russes, tout comme Nehru de son côté, croient que le temps travaille pour eux : mais tandis que le Premier indien espère une amélioration économique et sociale qui rendra superflue la révolution, les Sino-Soviétiques sont convaincus que par le jeu des facteurs intérieurs de désintégration l'Inde et le Pakistan tomberont d'eux-mêmes en ruine et offriront un terrain tout préparé pour l'édification d'une cité communiste.

## LA LEÇON DES ÉLECTIONS

Les résultats des dernières élections en Inde semblent justifier cette vue. Certes le parti congressiste de Nehru est sorti vainqueur incontesté de ce tournoi gigantesque où 176 millions d'électeurs, hommes et femmes, devaient choisir parmi les 18.000 candidats qui sollicitaient leurs suffrages 497 membres pour les représenter à la Chambre du peuple et 4.412 pour occuper les sièges des vingt-deux assemblées des Etats provinciaux. Tandis qu'on assistait à la débâcle des partis de droite et à l'effondrement des formations centristes, le parti de Nehru enlevait 363 mandats pour la Chambre du peuple et 2.248 pour les législatures des Etats. Aussi bien à la Nouvelle Delhi que dans dix-huit sur vingt-deux des capitales provinciales, il est en mesure de former des gouvernements à lui, toujours assurés de la majorité absolue.

Si l'on considère toutefois le nombre des voix, le triomphe du Congrès n'est pas aussi complet que le nombre de ses élus le laisserait supposer. A Bombay et au Mysore, par exemple, 86 % et 73 % des sièges lui sont revenus avec 48 % et 45 % seulement des suffrages; dans d'autres Etats importants, comme ceux de Madras et du Bengale, le pourcentage tombe à 33 % et à 25 %, si bien que pour l'ensemble du pays il n'obtient que 41,96 % des voix. Concédons que, chargé d'accomplir les promesses faites au peuple pendant la campagne d'indépendance et ayant assumé le gouvernement dans des circonstances difficiles, le Congrès devait fatalement pâtir de l'usure et des déceptions qui sont pour un parti la rançon de cinq années d'exercice du pouvoir. Mais encore avait-il les plus vastes possibilités de mettre ses hommes en place et d'influencer l'ensemble du corps électoral. Envisagée dans ce contexte, la victoire du Congrès apparaît très relative.

Cependant on ne peut parler d'une défaite des communistes. S'ils n'ont obtenu que 27 sièges à la Chambre du peuple et 181 sièges avec 6,04 % des voix aux différentes assemblées des Etats, il faut se souvenir qu'ils prenaient le départ dans cette course avec de sérieux handicaps. Dans plusieurs provinces leur parti avait été plusieurs années hors la loi ; des mesures exceptionnelles autorisant la détention préventive avaient été adoptées pour contrecarrer leurs activités ; aux yeux des patriotes ils étaient encore défigurés par le stigmate de leur participation à l'effort de guerre aux côtés des Anglais ; enfin ils étaient dépourvus de cette auréole prestigieuse que confère partout, et surtout en pays arriéré, la détention officielle du pouvoir. De fait, ils ont obtenu leurs plus grands succès dans les régions rurales de forte tradition religieuse, hindoue ou chrétienne, comme Madras et Travancore ; dans des circonscriptions stratégiques enfin, comme au centre de la péninsule indienne ou sur la frontière birmane.

Au lendemain des élections le secrétaire général du parti proclamait que dans cinq ans toute l'Inde serait communiste : optimisme exagéré ? Peut-être ! Mais, malgré sa mise hors la loi, le communisme est sorti des élections indiennes avec une assise plus forte. Pour l'arrêter, les congressistes devront lui opposer quelque chose de plus substantiel que des sermons.

Quelle place tient donc la religion dans ce conflit titanesque où, non moins que la situation stratégique, les forces économiques et sociales semblent faire alliance avec le communisme ? On parle du mysticisme hindou, du fanatisme musulman, du dynamisme chrétien ? N'y a-t-il point là des forces spirituelles de résistance imperméables à la dialectique stalinienne ? De fait, le mouvement communiste dans le monde est, en principe, indissolublement lié au matérialisme athée. Prêchant que la religion est l'opium du peuple et un signe de sous-développement, il vise à la supprimer. Mais outre qu'il ne présente point cet aspect capital de son idéologie dans son appareil de propagande, il ne réalise que par degrés et par dosages savants son dessein destructeur. Aussi le problème est-il différent suivant que l'on envisage l'attitude des croyants avant la mainmise marxiste, pendant ou après cette mainmise.

En présence d'un ultimatum ou d'une menace grave et imminente aucune religion ne consentirait au suicide, et, si la violence intervenait, la force de résistance de chacune dépendrait de son extension dans le pays, de sa profondeur de pénétration dans les âmes et de la solidité du lien structural qui réunit entre eux ses membres. Toutefois, compte tenu de la présentation captieuse du communisme, il est probable que les chrétiens et, à un moindre degré, les musulmans, les seuls assez informés pour saisir le péril, opposeraient normalement un front moral et psychologique aux tentatives sino-soviétiques. Il est sage, toutefois, de penser que là où les problèmes primordiaux de la vie, de la nourriture, du vêtement et du logement ne sont pas résolus la religion passe, en fait, au second plan. Toute promesse de vie meilleure immédiate exerce sur les miséreux tenaillés par la faim et déshumanisés par le dénûment une véritable fascination. Déjà enclins à emprunter sans préoccupation de rendre, ils se jetteront sur l'appât qu'on leur présente sans s'inquiéter de l'hameçon. Penser dans les circonstances concrètes actuelles que les religions pussent opposer un front victorieux à une poussée communiste serait une illusion. En conclure que dans un sous-continent dominé par un gouvernement marxiste elles se dissiperaient aux quatre vents ne serait pas moins éloigné de la vérité. Dans la lutte pour la domination politique du sous-continent indien il est au moins probable, croyons-nous, que les religions ne jouent pas et ne joueront pas avant longtemps de rôle décisif.

Ce rôle décisif, il appartient à l'Occident. C'est en conjuguant son aide financière et morale avec les efforts de ces peuples pour réaliser leurs plans économiques et accomplir leurs réformes agraires qu'il pourra barrer la route au totalitarisme moscoutaire et, ce faisant, se sauver lui-même.

MAURICE QUÉGUINER.

Photographies Atlantic Press et Brunel.
Notre couverture en couleurs est de Fr. Brunel.

GOITREUX, BOSSU, LA BOUCHE FENDUE JUSQU'A LA COLONNE VERTÉBRALE, VOICI UN CAMÉLÉON ALGÉRIEN, PENSIONNAIRE DU JARDIN DES PLANTES.

# PLUS GRAND QUE NATURE

PAR TONY BURNAND

Il n'est pas de serpent ni de monstre odieux
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

BOILEAU

Entre la microphotographie des animalcules et la téléphotographie des grands animaux il y avait ce domaine immense, insoupçonné, de la photographie des petits animaux, dont on croyait savoir tout, dont trop peu de savants avaient cherché la contexture, trop peu visible, ni surtout le regard, « sans intérêt ». Pour le découvrir, ce domaine, et pour s'y passionner il fallait plus qu'un technicien de la mise au point, un acrobate du déclic et du flash, plus qu'un reporter naturaliste, plus qu'un habitué des infiniment petits, il fallait en plus un cœur sensible, un poète, un artiste. Je ne crois pas que tant de caractères se trouvent souvent réunis.

Certes les naturalistes et les zoologistes vouent une tendresse exclusive à leurs « bestioles », comme ils disent, mais force leur est le plus souvent de garder pour eux ce sentiment, faute de pouvoir faire partager leurs joies, par l'image, au grand public des non-savants ; les photographes professionnels, de leur côté, cherchent plus volontiers les effets, les jeux d'ombre et de lumière, mais derrière leur objectif il y a un tempérament technique et rarement un cœur. Or il fallait un cœur tendre pour se pencher sur ce monde à la fois trop gros et trop petit, un poète pour y chercher l'harmonie des formes et les jeux des matières, un artiste pour y découvrir et en mettre en valeur les reliefs, les courbes, les lignes fines et l'étonnant assemblage de composants.

M. Dragesco me disait quelle aide ardente et compréhensive il avait trouvée, chez les naturalistes du Muséum en particulier, et jusque chez ceux que l'on pourrait croire les plus austères ; ils avaient enfin la joie de voir mis au jour, révélé dans toute sa beauté, le monde jusqu'ici secret dans lequel leurs études les font vivre, la joie de voir justifiée par des images parfaites leur passion pour le monde vivant, fût-il le plus obscur, le moins attrayant en théorie.

La plupart des sujets photographiés par M. Dragesco sont au Jardin des Plantes, mais qui s'est jamais soucié de chercher en eux, « antipathiques », odorants, méfiants, « méchants » — et vus de loin — tout ce que le cœur et la technique de M. Dragesco réussissent à nous en montrer

QUEL FERRONNIER DE GÉNIE A COULÉ, FORGÉ, BURINÉ EN PLEIN MÉTAL LES VOLUTES DE CE PYTHON ET ENFONÇÉ DANS SA TÊTE LE CLOU DE SON ŒIL ?

de tout près, sans autre risque que celui, pour les gens sensibles, d'en avoir des cauchemars !

Comme on comprend la joie et la fierté de M. Dragesco devant les agrandissements de ses minuscules clichés ! Modeste, il en veut attribuer tout le mérite à son appareil, le plus courant qui soit dans sa perfection, mais ses réussites ne sont pas fortuites, si c'est peut-être au hasard d'essais sans but précis qu'il découvrit le champ vertigineusement étendu qui s'ouvrait devant lui. Maître de son matériel, sachant ce qu'il peut lui demander, il opère maintenant à coup presque sûr : dans le papier de verre dont est ganté le squale il prévoit comment faire étinceler les facettes cristallines, dans l'œil pas plus gros qu'une tête d'épingle du minuscule rongeur africain il devine ce que l'agrandissement montrera de terreur ou, dans celui du reptile, de féroce acuité.

Bien des photographes professionnels, non naturalistes, vont dire que la photographie des animaux est un domaine vraiment trop battu, que l'on a assez vu de chats, de chiens, de fleurs... ils aiment mieux l'image abstraite, la photographie philosophique... Sans doute passeront-ils en haussant les épaules devant les œuvres de M. Dragesco, esclave retardataire de la trop simple vérité. Libre à eux !

Mais libre à nous de penser que la voie tracée par ce guide encore jeune nous révèle des horizons éblouissants, et que son nom devra rester comme celui d'un des rares hommes grâce auxquels le trésor artistique de l'humanité est merveilleusement enrichi.

CE PETIT LÉZARD (UROMASTYX) NE SEMBLE-T-IL PAS GUETTER LES SOURIRES QUE PROVOQUERA PEUT-ÊTRE SA TUNIQUE TROP GRANDE POUR LUI ?

LORSQUE L'ENFANT CROCODILE PARAIT... SON ARMURE ABDOMINALE PRÉSENTE CE DÉFAUT : LE POINT D'IMPLANTATION BÉANT DU CORDON OMBILICAL.

SITES ET VISAGES D'ESPAGNE, PAR YVES FLORENNE

# DE TOLEDE A CORDOUE

Je rêvais d'entrer dans le silence d'une grande cité déchue et magnifique, pareille à ces conquérants abandonnés par leur roi et par la fortune qui promenaient leur pauvreté vêtue de noir à travers des palais sonores et se nourrissaient superbement de pois chiches dans de la vaisselle de vermeil. J'arrive dans une petite ville criarde où des lumières falotes, s'allumant après un couchant raté, coulent en ruisseaux jaunes au pied de murailles monumentales incrustées de maisons tristes. Pourtant c'est la foule des grands jours, mais elle est plus bruyante que gaie. On célèbre une fête nationale, une de ces fêtes qui ont un revers de défaite et de deuil, trop communes en ces temps partagés. Le cortège remonte vers la ville, dans le tintement des mules harnachées de rouge. La foule tolédane est la seule qui m'ait paru noire. A l'exception, bien entendu,

SEUL DANS LA SOLITUDE CALCINÉE, UN CAVALIER MONTE AU LONG D'UNE PISTE, DÉBOUCHE DU DERNIER MÉANDRE DE CETTE ROUTE DE L'EAU...

des uniformes. Surcroît de disgrâce, cette petite cité boutiquière a l'air d'une ville de garnison. Non point que je veuille médire du militaire espagnol en tant qu'élément décoratif ni en tant qu'ordre hospitalier. La valeur ornementale des militaires ici n'est pas négligeable : bottes, aiguillettes rouges, baudriers d'or... Pourtant ils n'ont pas, comme d'autres, l'air déguisé. Ils sont peut-être les seuls militaires du monde, j'entends les vrais, à n'être point vêtus en mécanos ou en campeurs, et les seuls à porter l'épée. Pour eux l'épée est encore une arme et non pas un vague symbole. Au surplus, l'uniforme et les bottes n'ont point raison de la bonne grâce castillane. Je fais mon entrée dans Tolède précédé d'un héraut dépenaillé qui crie et gesticule pour m'ouvrir le passage et qui m'entraîne dans une *calle* où mes ailes frôlent les murs. Une troupe de cadets va déboucher de ce couloir. Mon guide les exhorte à me faire place. Ils ne craignent point de s'esquiver sous les portes, en riant et nous saluant de la main.

La fameuse Zodocover, lieu classique de l'intrigue espagnole, et que nous imaginons à travers les prestiges et les trompe-l'œil du théâtre, n'est rien qu'une place de sous-préfecture méridionale où végète un square poudreux. Ce rendez-vous de la truculente *hampa* de jadis a gardé quelque chose de sa faune, mais celle-ci a perdu tout pittoresque : elle a le poil terne et l'air battu. Il m'apparaît que la foule tolédane — elle souffre d'autant plus du contraste — est sans élégance et sans beauté. C'est le peuple le plus malingre, chétif, pitoyable. Les enfants lèvent sur vous des yeux rouges qui larmoient. Est-ce la brûlure de la lumière sur les pierres ? Ou bien les atteintes de ce mal espagnol, que les Français appelaient mal napolitain et les Italiens, mal français, et qui n'est ni ceci ni cela, mais mal américain. Pendant un demi-millénaire l'Espagne s'est baignée dans le sang et l'or des Indes. L'or, peu à peu, s'est évanoui. Le mal — celui-là et un autre aussi tenace et plus profond — est resté. C'est peut-être justice. La médaille de la conquête a son revers, et pour l'ancien monde les fruits dorés de l'Amérique ont parfois une cendre amère et vénéneuse.

Je cherchais à quoi ressemble ce peuple : il ressemble au peuple des *cuevas*. On dirait qu'au lieu de s'abriter dans la terre et le rocher il s'est creusé ses gîtes à même cette admirable construction de pierre qui n'est pas à sa taille. Tolède est comme une grande coquille vide, encore sonore, encore belle, couverte ici et là d'or rouge, mais dont le corps vivant serait depuis longtemps détruit et qu'un parasite habiterait. Cessant d'être nourrie, peu à peu souillée, corrodée par les sécrétions de son parasite, la coquille même se désagrège, va s'abîmant... D'aucuns se plaisent à cette ruine, à cette pourriture encore glorieuse, à ce peuple misérable : les amateurs de pittoresque espagnol trouvent ici leur compte. Mais qu'il y a loin de la Tolède de mes songes !...

Le spectacle mélancolique des hommes, le ciel trouble, la pluie qui a fini par tomber, voilà peut-être les maux dont, pendant deux journées, souffre Tolède et qui me la gâtent. Que le soleil paraisse, et tout reprend un sens, une couleur, une vie : les miradores, les jardins clos, Sainte-Marie-la-Blanche, la Casa du Greco, que gardent des colombes, les *calles* sinueuses où l'on s'avise que dans presque chaque maison est enfoui un couvent ou une église, qui se met à tinter.

Pour les églises moins secrètes, elles ont la beauté de toutes les églises d'Espagne, et la cathédrale, qui du dehors ne frappe guère que par sa disparate, sitôt passé le porche, saisit l'imagination et l'esprit : grave et nue, c'est une cathédrale française, mais amplifiée, exaltée. Comme à Burgos, comme en dix autres villes, elle a rayonné, fructifié, elle porte à ses flancs ce qu'il faut appeler des chapelles, mais dont chacune est une autre église, vaste et haute, et retranchée derrière des portes ou des grilles. Dans l'une on célèbre encore l'office selon le rite primitif mozarabe. Cependant que dans la nef majeure un maître de cérémonie, un metteur en scène plutôt, mais si mêlé à l'action qu'il est costumé d'une chape d'or, règle les mouvements, gourmande les assistants ou les refoule de sa canne d'argent, veille enfin au déroulement solennel du drame liturgique.

Un remords me vient : dans la place Zodocover j'insulte sans doute une victime. Une façade au moins était belle, et elle est détruite. Du côté du levant s'ouvrait l'Arco de la Sangre de Cristo où dans la brique rouge saignaient les cinq plaies. De la *posada* qu'habita Cervantes — c'est là qu'il écrivit *l'Illustre Récureuse*, rêva de Dulcinée et noua la bride de Rossinante aux piliers de bois où les cavaliers, hier encore, attachaient leurs chevaux à un anneau forgé — de cette auberge fidèle il ne reste que le souvenir et des estampes. Quant à l'Arco lui-même, ce n'est rien qu'un corps embaumé, et pas même : un moulage posthume qui n'a rien gardé ni de la vie ni de la mort. Mieux vaut l'admirable corps mutilé de l'hôpital de la Santa-Cruz qui vit encore d'une vie si poignante. Puisse-t-on ne pas trop cruellement panser ses blessures ! Pour l'Alcazar, je l'abandonnerais volontiers, non certes aux restaurateurs : aux démolisseurs. La perte n'est pas grande. C'est une de ces bâtisses énormes, lourdes et riches dont la munificence flamande de Charles-Quint a accablé l'Espagne. Il n'en subsistait d'ailleurs que le pesant fantôme : incendié trois ou quatre fois, l'Alcazar n'était plus qu'une copie de la fin du siècle dernier. Il écrase la ville de sa ruine, et sa plaie béante est horrible : une déchirure de mortier et de ferraille. Que n'ose-t-on balayer ce débris, laisser subsister seul le château primitif, gardien du Tage, face aux murailles wisigothiques et au Castello de San-Servando posé tout exprès sur sa colline pour s'inscrire dans l'arc triomphal du pont de l'Alcantara ?

Ici le spectacle est poignant, et c'est la pensée qu'il saisit : ces assises ne sont pas de pierre naturelle mais de pierre taillée, construite. Ce n'est point l'histoire de la terre que livre la tranchée vive du fleuve, mais celle des hommes : sur cette falaise, couche après couche, des civilisations, des mondes se sont déposés.

Dans la profonde lumière verte le Tage se courbe et se creuse, des mou

Autour de l'Alcazar les ruines sont à peine déblayées : les toitures, les plafonds effondrés gisent encore en tas blanchâtres que le vent fait fumer et où se dresse le noir moignon d'une poutre calcinée. Au pied même du palais écroulé, un pan de mur conserve dans une fenêtre la grille forgée : elle a traversé le feu et s'appuie désormais sur l'horizon. Une grande muraille nue, en apparence intacte, semble la façade retournée d'on ne sait quel édifice. Puis on aperçoit, noyé dans la maçonnerie, un suave *azulejos* qui représente une station du calvaire. C'est le vestige d'un chemin de croix, et ce mur était non point la façade, mais l'intérieur d'une église disparue.

Des ouvriers se penchent sur des fosses d'ombre, sous un ciel indigo, et leurs longues figures creuses reçoivent d'en bas un reflet sulfureux, tandis qu'ils soulèvent un fardeau invisible. Dans ces déblais on enterre le comte d'Orgaz tous les jours. Et soudain le mystère de Tolède s'éclaire : elle baigne tout entière dans la lumière malade et sublime du Greco.

A mesure qu'on s'éloigne, les ruines s'effacent et les maisons sans ombre sont d'une beauté aride. Parfois, sur le fond crayeux d'une chambre nouvellement chaulée, une femme sombre se détache dans le cadre de la fenêtre, redresse le buste et ne sourit pas. Un homme passe, fait un écart. Et c'est alors qu'on bute sur un rat couché en travers de la ruelle : une mouche de bronze sort en grondant de la petite gueule sanglante. On n'y prend pas garde. Jusqu'à ce qu'on trouve sur son chemin un autre rat, puis un autre, un autre encore. Tout un morceau de ville que les rats ont élu pour mourir, au milieu des hommes silencieux et des ruines rouges que dévore un grand soleil triste. On ne peut pas ne pas songer à *la Peste*. Au prélude de la peste. Ou à sa fin.

Pour se laver, pour retrouver la fraîcheur il n'est que de descendre jusqu'au fleuve. On ne déhalera pas le bac : vous sauterez dans une nacelle si légère qu'elle semble ne rien pouvoir porter de plus que le *niño* qui la conduit. Dans la profonde lumière verte le Tage se courbe et se creuse, des moulins à huile au pont de l'Alcantara, et Tolède pend sur votre tête, très belle et très redoutable. Vous ne remonterez pas les pentes de l'autre rive sans faire ébouler les pierres. La longue promenade salubre des Cigarrales vous portera enfin au-dessus de la ville, par des jardins

UILE AU PONT DE L'ALCANTARA, ET TOLÈDE PEND SUR VOTRE TÊTE, TRÈS BELLE...

d'oliviers, jusqu'aux collines où l'on ne rencontre que le vent et des chevaux libres. Il ne faut pas prendre un moindre élan pour revenir vers Tolède, pour la posséder enfin. Et sur elle l'aurore est plus triomphante que le soleil couchant. Oui, dès qu'on a pris cette hauteur on voit juste et l'on respire. La ville se découvre enfin, telle qu'en elle-même... Le délabrement, les ruines, l'abandon s'effacent. La cité royale que les hommes de deux mondes ennemis aimèrent, célébrèrent et se disputèrent sauvagement, comme une femme, tour à tour conquise, perdue et convoitée jusqu'à mourir, Tolède enfin tend, dans le double miroir du ciel et de l'eau, le reflet de son souverain pouvoir. Suspendue au fleuve que pourtant elle domine, « la perle au milieu du collier » dans les feux du matin retrouve son orient. Morte et creuse, elle conserve intacte sa carapace, sa transparente armure pétrifiée : sous la lumière elle rosit, s'irise, se nacre et se dore, rayonne et ressuscite un instant, dans sa gloire et sa beauté anciennes.

L'ARMURE d'or qu'on imaginait pour Tolède, c'est Cordoue qui l'a revêtue : quand on descend des collines du Sud on découvre soudain cette guerrière dorée et crénelée, allongée contre le fleuve qui se courbe. Et les douze arches d'or du pont sont gardées par un château de même métal : à l'ombre de ses murailles viennent se coucher des taureaux noirs.

Plantée comme une lance sur la mosquée conquise, la haute tour catholique ne s'élève pas sur une nef ténébreuse, elle jaillit parmi les palmiers et les orangers. C'est que la mosquée, immense halle où se répète à l'infini, comme dans un jeu de glaces, le même arc outrepassé, la mosquée de pierre et de brique est précédée d'un narthex végétal, ceint de hautes arcades sur quoi repose la tente bombée du ciel. Le clocher a été bâti à l'entrée de ce patio devenu cloître.

Or, à Cordoue, c'est chaque maison qui possède ce cloître de la vie individuelle : le patio. Mais la solitude n'est point ici retranchement, hargne moins encore. Les lourdes portes cloutées ne se ferment que très tard dans la nuit ; et au soleil comme à la lumière des lampes, chaque patio, derrière sa grille, est offert au regard, avec ses arcs romans ou arabes, ses ferronneries, ses meubles et ses cuirs, avec surtout le frais prodige de ses feuillages et de ses eaux jaillissant, s'épanouissant, retombant, parfois si bien enlacés qu'on ne sait qui est l'arbre et qui est le jet d'eau. Parfois le patio se prolonge par une suite de jardins, où l'eau circule dans des canaux de brique. Au fond d'un de ces jardins reposaient négligemment deux grands plats à effigie royale, comme des médailles géantes.

Telle est d'abord la ville cuirassée, cloutée d'or et de cuivre. Mais Cordoue est prodigue en métamorphoses. Quand on la découvre des pentes de la sierra, la cité ronde, doucement renflée au centre, est posée sur le champ rouge et vert de sa plaine comme un bouclier d'émail blanc. Aussi réfléchit-elle le soleil : on a blanchi jusqu'aux tuiles ; la couleur blanche, à l'état pur, partout règne et protège.

Les amateurs de ruines, s'ils sont au surplus des amateurs de voluptés, j'entends de voluptés défuntes, trouveront à nourrir sur les terrasses de Medina Az-Zahara des méditations démodées, mais dont le charme demeure puissant, et d'autant plus puissant peut-être qu'il est devenu littéralement inutilisable, voué à la gratuité, secret, un peu honteux. Le rêveur impénitent pourra toujours se déguiser en archéologue pour s'attarder ici sans vergogne et publier les mérites du plus beau et plus grand palais arabe dont la terre d'Espagne ait livré les vestiges. J'oserai dire qu'il est intact, si l'esprit peut se satisfaire d'un tracé, d'un plan, d'une épure, et suppléer à la réalité de l'élévation. Quand on le regarde de la terrasse supérieure on le découvre tel que dans son enfance, quand le voyait grandir le calife dont j'ai oublié le nom et que j'imagine s'approchant parmi les ouvriers et les esclaves, suivi de l'architecte byzantin et tenant par la main Az-Zahara adolescente encore, comme le palais inventé par amour d'elle. J'aime mieux songer à la sultane dans ce moment de son âge et de sa beauté que lorsque les coupoles couronnèrent le pavillon du harem, vingt-cinq ans plus tard. Mais quand le palais était encore tel qu'il est redevenu aujourd'hui, on pouvait déjà l'achever sans effort par la pensée, avec ses jardins et ses quatre mille colonnes, en marbre rose et vert d'Afrique et en marbre blanc d'Italie. Comme alors, les architectes d'à présent déploient leurs rouleaux, campés sur un petit tertre, au-dessus des terrassiers et des maçons qui s'affairent. Pour se souvenir que Medina est une ruine il faut marcher sur tant et tant d'entrelacs brisés et de torsades que vingt églises romanes y eussent puisé leur décor ; flâner dans le musée poudreux parmi les poteries fragiles et des verreries au col souple, aux hanches renflées, faites d'un souffle irisé et que le moindre contact évanouit.

Il était dans l'ordre des choses que les matériaux de ce couvent voluptueux servissent à édifier, plus haut dans la montagne, un monastère voué à saint Jérôme, vieux lion solitaire. Mais il était dit aussi qu'une femme encore y marquerait : c'est là qu'Isabelle victorieuse vint déposer les drapeaux de Grenade et, je suppose, changer de chemise.

Dans la plaine cordouane légèrement bâtie de maisons de terre cuite au soleil, couvertes de chaume blanchi et toujours fleuries une seule construction gâte le paysage : c'est, avec ses toitures en dents de scie, une usine électrique française. En face, dans la montagne, à deux lieues et dans un autre univers... Mais j'y reviendrai ou, plutôt, j'y vais. Il faut parcourir de bout en bout la Carretera del Brillante, sorte de Croisette continentale que bordent les dancings, les restaurants de nuit, les cafés élégants et où l'on respire, sur deux ou trois kilomètres, la fleur des plaisirs mondains. Elle conduit à la sierra, qu'on va rudement gravir et contourner. Après la traversée de bois déserts on monte à pied un chemin de calvaire : chaque station est une haute croix de pierre brute. Il conduit à un petit porche blanc, pur et nu, comme on en voit dans Giotto. C'est l'entrée d'un ermitage dont l'origine est du IV^e^ siècle : des chrétiens réfractaires se réfugièrent alors dans la montagne et fondèrent cette communauté de solitaires qui ne s'est point dissoute.

L'ermite qui vient ouvrir est vêtu de bure véritable, il a la barbe de Francis Jammes et des yeux infiniment doux et candides. Il me montre le beau domaine clos, au milieu des oliviers, des pins et des orangers. Les ermites habitent de petites maisons dispersées et se partagent entre la méditation et les travaux de la terre, selon la tradition et la règle primitive.

Leurs lampes sont nourries de pétrole, qu'on appelle aussi huile de Judée.

AU sortir de Cordoue ce ne sont plus les oliveraies à perte de vue, mais les noires terres à blé. De loin en loin se dresse la muraille incurvée, flanquée de tours coniques, d'un château sarrasin ; on approche : ce sont des meules géantes. Ou bien rondes comme chez nous, mais toujours énormes : quand on y a ouvert une brèche on croirait des donjons écroulés. C'est le grain et l'olive qui ont fait Cordoue. Je sais peu d'exemples d'une telle réussite : une cité qui fut jadis parmi les plus grandes et puissantes, et qui demeure une des plus belles, est née d'un moulin à huile construit dans une île du fleuve. Si la richesse et la splendeur qu'elle avait reçues des Arabes se sont dégradées avec l'appareil d'irrigation et les arts du cuir, elle a trouvé un équilibre heureux entre la beauté gratuite et les fruits de la terre.

Dès Cordoue la vallée s'élargit comme un estuaire. Mais le Guadalquivir y décrit plus de méandres que la Seine de Paris à Rouen, et la route de Séville coupe à travers les collines qu'elle escalade sans se soucier aucunement de ruser avec la pente. D'en bas on dirait une corde de fakir sur le ciel. L'architecture des montagnes et des collines est d'une proportion, d'une ampleur, d'une nudité admirables. Et voici l'image même de l'Espagne : du fond d'une arène tourmentée, seul dans la solitude calcinée, un cavalier monte vers nous au long d'une piste, débouche du dernier méandre de cette route de l'eau : aux flancs de la bête qui fume battent les *cantaros* embués d'une fraîcheur de source.

---

Extrait d'un volume, *Mes Espagnes*, à paraître prochainement aux Editions Gallimard.

# L'OPINION D'YVES GANDON

## SUR « LES LIAISONS DANGEREUSES » ET « QUARANTE ET QUATRE »

En voulant porter *les Liaisons dangereuses* sur la scène du théâtre Montparnasse, Paul Achard jouait une partie difficile. Tout d'abord parce qu'il est dangereux de toucher aux chefs-d'œuvre et que ce long roman épistolaire en est un. Ensuite parce que ce jeu d'échecs sentimental, cette dialectique artificieuse, ces virevoltes du vice élégant, ces miroitements et ces interférences du cœur et du reste s'accommodaient à merveille de la manière nonchalante d'une correspondance. De lettre en lettre, la figure de la marquise de Merteuil, du vicomte de Valmont, de la naïve Cécile de Volanges, de la touchante présidente de Tourvel s'accusent et se nuancent. Ramasser cette trouble et sinueuse histoire en huit tableaux, c'était inévitablement sinon trahir les intentions de l'auteur, du moins se condamner à grossir son trait, à faire d'un pastel un chromo. Ajoutez à cela que *les Liaisons* comptent cent soixante-quinze lettres, dont cent soixante environ sont consacrées au triomphe du vice et à la dérision de la vertu, et il faut bien dire que la valeur du livre est là. Il était impossible à l'adaptateur de respecter cette proportion, en sorte qu'au lieu d'être axée sur le vice l'action de la pièce tend toute au châtiment.

Que malgré ces difficultés autant dire insurmontables Paul Achard ait réussi à nous présenter un spectacle qui n'apparaît ni odieux ni ridicule parle assez en faveur de son habileté. Il s'agit plus ici d'une évocation des *Liaisons* que des *Liaisons* mêmes, mais enfin l'essentiel s'y retrouve, et si l'impression qu'on retire de la représentation nous laisse sur notre faim, du moins nous donne-t-elle le goût de relire le texte original.

Ce texte, à vrai dire, n'est pas absent des huit tableaux de Paul Achard. Les passages les plus typiques des lettres ont été isolés, condensés, affrontés en dialogues. Faut-il louer l'adaptateur de cette fidélité ? Le style épistolaire n'est pas celui du théâtre, et peut-être eût-il mieux valu récrire le tout. Mais entrer en compétition avec Laclos, quel risque ! Collaborer était plus sûr.

Décors et costumes de Mme Francine Galliard-Risler sont du meilleur goût, sans affectation. L'interprétation laisse malheureusement beaucoup plus à désirer. Quelque juste admiration qu'on porte au grand passé d'actrice de Mme Marguerite Jamois, on se doit de lui dire qu'en voulant l'assumer elle a complètement faussé le rôle de la marquise de Merteuil. Elle n'a pu qu'intelligemment composer une figure qui ne pouvait être la sienne. Plus acceptable, M. Daniel Lecourtois, en Valmont, manque pourtant de légèreté. En revanche, Mlle Christine Carère est une gentille oiselle en Cécile de Volanges, Mlle Nathalie Nerval incarne avec beaucoup d'émotion vraie la présidente de Tourvel et Mme Mady Berry est une parfaite marquise de Rosemonde dans sa réserve et sa noblesse.

*Quarante et quatre*, deuxième pièce de M. Jean Davray, dont nous avions applaudi l'autre année *Dominique et Dominique*, confirme les dons dramatiques de ce jeune auteur. On ne voudrait point qu'elle situât ses limites. On souhaiterait surtout qu'elle ne marquât pas un recul. Or il faut bien dire que *Quarante et quatre* aurait pu être, en 1925, une pièce de Jean-Victor Pellerin. Dans *Intimité*, en 1922, dans *Têtes de rechange*, en 1926, cet auteur, qui semble avoir abandonné la scène, matérialisait devant le spectateur les pensées de ses personnages. Or dans *Quarante et quatre*, un homme, fils de notaire, en proie à une forte fièvre, fait circuler dans l'appartement de ses parents, et jusqu'à la porte de la maison, les êtres nés de son délire. C'est, en quelque sorte, du Jean-Victor Pellerin au carré. L'arbitraire de la situation est d'autant moins admissible qu'il se prolonge par trop. Oublions donc ce jeu gratuit, pour ne retenir que les bons passages de la pièce : le délicat dialogue entre le jeune malade et la petite Nicole, charmante illustration du vert paradis des amours enfantines, la cocasse intervention du ministre des Affaires étrangères, l'ingéniosité du premier acte qui faisait mieux augurer de la suite. J'aime moins, malgré la perfection d'une mise en scène tout à l'honneur de Raymond Rouleau, le côté « cirque » du second acte et la folie de la tante Alice, malgré l'excellente interprétation de Claude Génia.

Toute la troupe, au reste, mérite des louanges, depuis Paul Œttly, notaire hallucinant de vérité cocasse, jusqu'à l'extraordinaire Maurice Teynac, qui ne tient pas moins de cinq rôles différents avec la même virtuosité teintée du plus séduisant humour. Quant aux décors de Lila de Nobili, leur pouvoir de suggestion est proprement admirable.

Notre directeur artistique, M. Marc Réal, compagnon du Beaujolais, apporte au président Herriot et a M. A. Marie, ministre de l'Education nationale, le salut de « France-Illustration ».

# DES COMPAGNONS DU BEAUJOLAIS...

Les Compagnons du Beaujolais ont fêté joyeusement la naissance du printemps. Un restaurant des Champs-Elysées avait préparé à leur intention un dîner où le saucisson chaud et les quenelles précédaient la poularde demi-deuil illustrée par la Mère Filloux. Bien entendu, le beaujolais emplit les verres sans désemparer et les plus fameux crus de ce terroir fameux coulèrent, la soirée durant, pour la délectation des convives, au nombre desquels se trouvaient MM. Edouard Herriot, André Marie, Pierre Benoit, l'ambassadeur de Grande-Bretagne.

C'est aux Champs-Elysées aussi que Lena Horne fit une rentrée attendue. Quantité de vedettes étaient venues l'encourager de leurs applaudissements. « Paris, je t'aime », conclut-elle. Tout le monde trouva cela ravissant.

# LES MÉDECINS NE SONT PAS DES PLOMBIERS

PAR GÉRARD CAILLET

Une main attentionnée vient de me mettre sous les yeux le catalogue de la collection Christian Dior. Escomptant un hurlement d'indignation. Qui eut lieu. Le voici, développé.

Chaque année M. Christian Dior cherche les noms de ses robes où il peut. Cette fois c'est la littérature qui l'a inspiré. Ecoutez plutôt.

La collection s'ouvre avec « Alexandre Dumas fils » (robe soir, boléro) et se termine sur « Yves Mirande » (robe soir, manteau). Chemin faisant vous découvrez « Alfred Caput », avec un t... (robe soir) et « Beaumarchais » (robe de mariée). « Armand Salacrou » s'assortit d'un spencer, « Jean-Paul Sartre » se porte l'après-midi, « François Mauriac », le soir et se complète par un boléro. A ce petit jeu « Bernard Shaw » se situe entre « Bleuet » et « Belle de Nuit » ; « Montaigne », entre « Mistigri » et « New-York » ; « Pirandello » voisine avec « Pirouette » ; « Colette » succède à « Cœur de Fleurs » et précède « Colza ». Ne trouvez-vous pas que c'est exquis ?

Je n'ai pas le culte des gloires ; j'apprécie l'irrespect comme une vertu. Mais j'aime le tact. Et c'est un manque de tact, à mes yeux, que cette ligne imprimée — la deuxième de la « Collection printemps-été 1952 » — où je lis : « Albert Camus, robe d'après-midi, boléro, manteau. » Non, M. Dior, Camus, pour nous, ce n'est pas du tout cela !

Passerait encore, d'ailleurs, pour les vivants... Ils sont de taille à se défendre, et j'aime à croire, pour eux, qu'on ne leur a pas demandé leur avis. Mais il y a les morts. Jean Giraudoux eût peut-être été ravi de se retrouver changé en « robe soir ». Nous devons, nous, nous scandaliser de cette mascarade posthume.

GAUCHE : LE PRÉSIDENT BALOFET, PRÉVOT PARISIEN DES COMPAGNONS
U BEAUJOLAIS, ET M. ARGENCE. A DROITE : LE DIRECTEUR GÉNÉRAL
E L'IMPRIMERIE BOBIGNY, M. MARY, BOIT A SON INTRONISATION.

LE PRÉSIDENT EDOUARD HERRIOT SE FAIT PRÉSENTER QUELQUES « COMPA-
NONS » PAR M. MARCEL TROMPIER, SECRÉTAIRE DU DEVOIR PARISIEN.

★

Je sais bien, vous travaillez dans le génie. Le monde attend vos oracles. S'il vous plaît, alors, ne mélangeons pas les génies.

Rappelez-vous le titre d'un charmant livre d'Audiberti : *les Médecins ne sont pas des plombiers*. Les médecins ne sont pas des plombiers... Christian Dior. Vous créez des merveilles en étoffes, je le sais, et je vous en admire. Mais il n'est pas d'*Iliade* en organdi ; pas de *Divine Comédie* qu'on puisse faire tournoyer — trois petits tours — dans un salon. Vous n'aimeriez pas, j'en suis sûr, qu'on mélangeât torchons et serviettes ; ne laissez pas les serviettes jouer avec les parchemins. Sinon vous risquez fort, un jour, de retrouver votre propre nom sur un tube de pâte dentifrice : quand elle a commencé, nul n'arrête la confusion des valeurs.

Je vous accuse, et pourtant vous n'êtes pas le seul responsable. Quel écrivain aujourd'hui pourrait s'absoudre de tout flirt avec nos confrères de la presse « à sensation » ? Qui n'a pas exécuté son petit numéro de déshabillage en public ? Avons-nous vraiment la conscience tranquille ? On commence par des coquetteries devant le micro ; on alimente sa légende, on pose des photographies imprévues pour les premières pages ; on téléphone des échos venimeux sur son propre personnage. Cela aboutit à « Henry de Montherlant », robe soir, veste ; à « Jean Cocteau », robe soir, écharpe...

Les éditeurs vous disent : « Qu'importe ! Cela fait vendre ; il faut imposer la « chose littéraire » dans l'esprit du grand public. » J'aimerais mieux que ce fût simplement la littérature... Dût-elle mettre plus de temps.

Le comédien, excommunié autrefois, est un dieu aujourd'hui. Il fut un temps où l'écrivain était un sage ; il est en passe de devenir un amuseur public. Proposons-lui de se raccrocher un peu sur la pente.

Proposons-le à d'autres qu'aux écrivains. Ou préparons-nous à voir surgir l'an prochain une collection où l'on s'appellera « Leclerc », « De Lattre », « Flamme du Souvenir ». En attendant « Trinité » et « Toussaint »... Le jour où M. Christian Dior aura définitivement cessé d'avoir du goût.

★

# L'OPINION DE ROBERT KEMP

## SUR « COSI FAN TUTTE » A L'OPÉRA-COMIQUE

ARDENTES querelles, aux entr'actes. Deux académiciens, un ancien ministre puisaient dans de riches vocabulaires des épithètes réprobatrices. Rien que la mort n'était capable d'expier le sacrilège... Plus débonnaires, de vieux habitués, des musiciens à qui Mozart s'est révélé depuis longtemps, levaient des épaules indulgentes. De vrai, *Cosi fan tutte* a toujours souffert de ceci : que la musique en est adorable, et mieux qu'aristocratique, angélique, tandis que le livret de Lorenzo da Ponte est du travail de valet d'écurie. Il y a moins loin de don Juan à Sganarelle ou à Leporello que de Mozart à da Ponte. Les voici cependant l'un près de l'autre, et l'esprit du second est une continuelle offense au génie du premier. Une prudence, une susceptibilité peut-être excessives nous conduiraient à n'accepter *Cosi* que hors de scène ; dans l'ouate d'une salle de concert... Cependant nous nous souvenons d'une représentation exquise, translucide, arachnéenne de l'Opéra de Vienne ! Oui, mais grâce aux dieux, la plupart d'entre nous ne comprenaient pas le texte allemand. Nous pouvions l'imaginer délicat et piquant. La musique dominait ; c'était comme un solfège, sans poids, sans graisse ; une émanation de musique et de poésie. De jolis minois, des chanteurs qui prenaient des airs coquins... Cela allait. Mais écouter du français, l'entendre ; et que ce français fabrique, de phrase en phrase, l'histoire de *Cosi fan tutte*...

J'avoue que la version française, bien que loyale et, quoi qu'on eût dit, adaptée aux notes fortes et faibles de la mélodie, la version de M. Georges Hirsch, est un peu épaisse. Elle ne joue pas à cache-cache avec les balourdises de Lorenzo da Ponte. Elle les accepte, elle les souligne. J'admets aussi que la mise en scène est également épaisse... Certaines de ses épaisseurs sont, hélas ! exigées par le livret, et il est difficile de tricher avec les déguisements de galants cavaliers rasés en lourds mamamouchis barbus... Il y a aussi des traditions ; et qui sont ce que Mozart a vu, a toléré à la création ?... Mais, enfin, on pouvait meubler plus ingénieusement les ritournelles et ôter un peu de plomb aux jambes des chanteurs. Avait-on assez répété ?

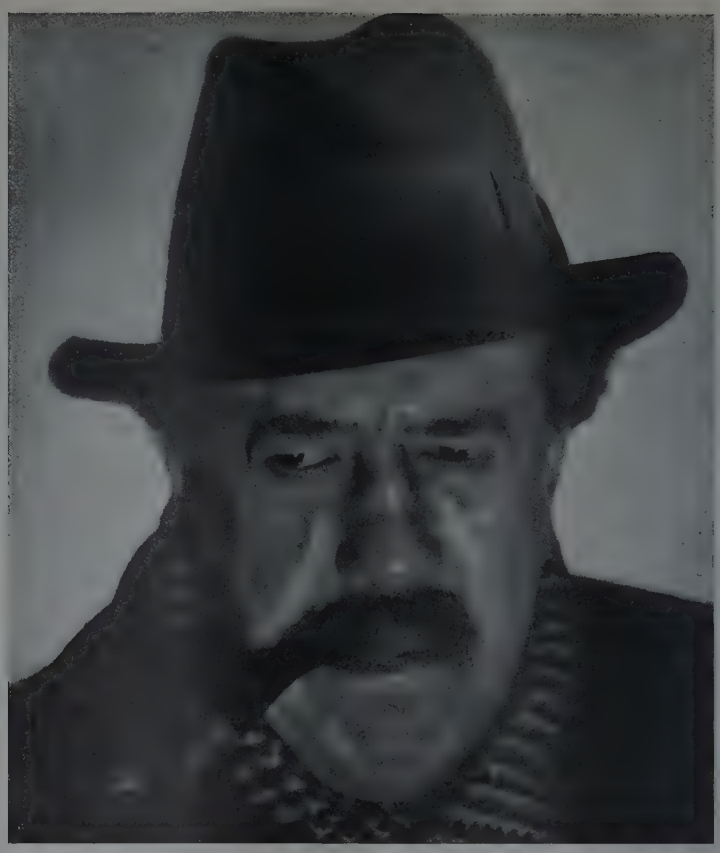
Pour le chant il ne faut pas se fâcher. Mme Jacqueline Brumaire, sans chasser de mes souvenirs Mme Ritter-Ciampi, a de la grâce et des *pianissimi* d'aquarelle. Elle phrase bien. Mme Margaret Mas, de voix plus forte et moins racée, ne la vaut pas mais la seconde parfois sans maladresse. Mlle Nadine Renaux a l'entrain d'une Friquet, d'une Betsy, elle est plus Maillard ou Adolphe Adam que Mozart. Mais la Delphine de da Ponte n'est-elle pas plus proche de Toinette que d'une soubrette de Marivaux ? Les chanteurs ? M. Froumenty, taille, voix, geste, encombre un peu la scène. Il joue un peu le molosse dans le magasin de porcelaine. Dire que lui et ses camarades, MM. Giraudeau et Noguera, sont de fins diseurs et sauvent une lourde prose, non... Mais les deux derniers conduisent leur voix. Ce ne sont pas des anges. Et pour l'air de Fernand comme pour ceux de tous les amoureux de Mozart il faudrait des chanteurs « célestes »...

La grosse erreur est sans doute d'avoir supprimé les récitatifs de Mozart. Nous avons horreur des passages parole-chant et chant-parole, qu'on ne sait plus faire, et dont le jeu naturel des « comédiens » nous a rendu l'audition intolérable. Rétablissez les récitatifs, et vous ennoblirez aussi la représentation. Faut-il admirer les décors ? Clairs, sans doute, mais sans génie !... Où est Watteau ?

# ... A LENA HORNE

LENA HORNE (2e A PARTIR DE LA GAUCHE) A ÉTÉ FÊTÉE PAR LINE RENAUD, EDITH PIAF, GEORGES GUÉTARY, LUIS MARIANO ET CARMEN SEVILLA.

LE « PÈRE » DE MAIGRET, DANS LE PALACE PARISIEN OU IL EST DESCENDU...



... ET VOICI SON « ENFANT », INCARNÉ CETTE FOIS PAR MICHEL SIMON.

*INSENSIBLE AUX SOLLICITATIONS D'HOLLYWOOD*

# LE « PÈRE » DE MAIGRET EST RENTRÉ

## PAR DENIS MARION

BIEN des scénaristes professionnels — et non des moindres — ne peuvent se vanter de voir leur nom figurer au générique de quarante longs métrages. Au cinéma plus qu'ailleurs la mortalité infantile est considérable. Combien de sujets, écrits et dialogués, ne sont pas tournés, combien de productions commencées ne vont pas jusqu'au bout, combien de bandes achevées n'ont pas trouvé de sortie ! Avec trente-huit films terminés, cinq en cours de tournage (dont un en France, deux en Angleterre et deux aux Etats-Unis), Georges Simenon apparaît comme un des auteurs favoris de l'écran, en dépit du fait qu'il refuse avec obstination de travailler directement pour les studios et qu'il ne s'agit là que d'adaptations de ses romans. Phénomène unique parmi les contemporains, le « père » de Maigret a résisté aux sollicitations d'Hollywood pendant les sept années qu'il vient de passer aux Etats-Unis. La raison qu'il en donne est simple. Elle tient à sa méthode de travail, qui lui permet une fécondité ininterrompue depuis trente ans et en fait un des auteurs les plus prolifiques qui aient jamais existé. Levé tous les jours à 6 h. 30, il écrit jusqu'à 9 heures ; et à partir de ce moment mène la vie d'un bon père de famille, auquel de solides revenus assurent une existence quotidienne consacrée aux seules distractions.

Qu'on n'y voie pas pourtant une manière de se débarrasser d'une corvée : Simenon s'accorde parfois un mois de congé, mais quand il prolonge cette période de repos il ne tarde pas à se sentir inquiet, mal à l'aise. L'écriture lui est aussi nécessaire que la nourriture. Elle est un exutoire qui le délivre de ses obsessions. Car cet auteur de romans policiers convient volontiers que ses intrigues ne sont à aucun degré construites, qu'il ne connaît jamais le dénouement en attaquant le premier chapitre et qu'il se laisse presque inconsciemment guider par un paysage, un caractère, une atmosphère dont le souvenir lui revient à l'esprit.

D'autre part, ces deux heures et demie d'activité quotidienne fatiguent suffisamment Simenon pour qu'il refuse tout travail supplémentaire. L'administration de son patrimoine littéraire est confiée à sa seconde femme, une Canadienne française, qui est demeurée sa secrétaire après son mariage. Ce n'est pas une sinécure : elle va jusqu'à donner elle-même aux reporters anglais et américains les interviews de son mari, car elle parle les deux langues également bien. Les traductions posent des problèmes difficiles. Les romans de Simenon ont un caractère érotique qui s'accuse de plus en plus. En français l'écrivain sait parfaitement jusqu'où il peut aller et quel vocabulaire il doit employer. Mais l'équivalent d'un mot usuel et couramment imprimé est presque toujours dans une langue étrangère ou trop plat ou trop cru.

Simenon en est arrivé à occuper deux traducteurs anglais, l'un pour les Etats-Unis, l'autre pour la Grande-Bretagne (on le considère d'ailleurs là-bas comme un romancier anglo-saxon, bien qu'il proclame son origine belge) ; deux traducteurs espagnols, l'un pour l'Espagne et l'autre pour l'Amérique latine ; deux Portugais, un pour le Portugal et l'autre pour le Brésil ; et deux Néerlandais, l'un pour les Pays-Bas et l'autre pour la Flandre. Son éditeur anglais vient de lui réserver un lancement sans précédent : le 28 janvier 1952 furent publiés simultanément dix volumes contenant chacun deux romans différents.

Comment l'auteur lui-même se retrouve-t-il dans cette masse d'ouvrages ? Si le lecteur (à part les étudiants qui, un peu partout, consacrent des thèses à son œuvre) ne se soucie pas de lire successivement chaque volume après l'autre, s'il ne fait guère de différence entre eux (un Simenon est une appellation d'origine qui garantit une bonne qualité, mais non une originalité), le romancier discerne, lui, une évolution dans sa manière. Aussi attache-t-il une importance spéciale à ceux de ses livres qui constituent à ses yeux un tournant. Quels sont-ils ? Le premier Maigret, évidemment *(le Pendu de Saint-Pholien)*. Puis *la Maison du canal*. Puis *les Pitard*. Puis *l'Homme qui regardait passer les trains* (celui de ses livres qui a obtenu le plus de succès dans les pays anglo-saxons). Puis *la Neige était sale* (ses traducteurs essaient depuis des mois de tirer de l'adaptation théâtrale une version que la censure britannique autorise). Enfin *la Mort de Belle*, un inédit qui va bientôt paraître.

Tels sont les points de repère dans une activité qui rivalise par le volume avec celle de Walter Scott, d'Alexandre Dumas père (et Simenon n'emploie pas de nègres) et d'Edgar Wallace. Pour se faire une idée de ce qu'elle représente, il suffisait de jeter un coup d'œil sur l'inventaire du stand à journaux dans ce palace parisien où le romancier était descendu, et où il était harcelé toute la journée par les journalistes, les photographes, les reporters de la radio, les gens de théâtre, les éditeurs et les producteurs de films. Les quotidiens et les périodiques se tassaient pour faire place à une marée de livres aux jaquettes identiques qui menaçait de les engloutir : les quatre collections françaises différentes qui se partagent les œuvres de Simenon ; ou, plus exactement, la petite partie qui en est actuellement en vente.

# PETITES CHRONIQUES

### LE « HUNTER »
### nouvelle vedette de la R. A. F.

Voici l'une des premières photographies prises en vol du nouveau chasseur britannique à réaction *Hunter*. Cet appareil, considéré comme le plus rapide du monde, doit être prochainement fabriqué en grande série. Son apport sera certainement d'un grand poids dans l'organisation de la défense aérienne occidentale.

## NÉCROLOGIE

### M. Henri Gasquet

M. Henri Gasquet, président du Touring-Club de France, est mort des suites d'une opération chirurgicale. Il était né le 5 septembre 1885. Il avait appartenu au Conseil d'Etat, dont il était maître des requêtes honoraire. En 1938 il avait été appelé à la présidence du Touring-Club. A cette grande tâche de l'organisation et du développement du tourisme il se dévoua entièrement, déployant une activité extrême et montrant le plus heureux esprit d'initiative. L'Union nationale des associations du tourisme l'avait élu président, et l'Alliance internationale de tourisme, vice-président. Henri Gasquet était officier de la Légion d'honneur. Le tourisme français perd beaucoup avec lui.

## COURRIER MEDICAL

Les possibilités d'utilisation du sang conservé, révélées au IIe Congrès de la transfusion sanguine par le professeur Judine, ont été depuis largement exploitées. L'utilisation du sang de cadavre, qui avait choqué les auditeurs, avait été bientôt dépassée par l'emploi du sang de volontaires, qui, en définitive, présente plus de possibilités et moins d'aléas.

Une nouvelle étape a été franchie en Pologne pendant l'occupation allemande par le docteur Serafin, utilisant systématiquement le sang placentaire recueilli au moment de l'accouchement ; ce n'est là qu'un apport limité, mais comme il s'agit d'un sang qui serait perdu, ce n'est pas un aspect négligeable de la question. Le savant polonais a montré que les quantités recueillies dans une ville comme Varsovie, à raison de 100 centimètres cubes et plus par enfant, étaient importantes. Encore travaillait-il dans de mauvaises conditions. Il a montré également qu'il s'agit d'un sang plus riche en globules, plus riche en hémoglobine, plus concentré que le sang ordinaire. Enfin, fait très original, il a additionné au liquide conservé de l'alcool à 96 degrés, et la courbe des variations qualitatives du sang ainsi conservé s'est montrée plus satisfaisante que celle obtenue avec les méthodes classiques anciennes. Ainsi peut être récupéré, pour la transfusion, du sang d'excellente qualité qui serait perdu.

R.-J. M.

## LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

### LA MONARCHIE DE JUILLET

J. Lucas-Dubreton, *Louis-Philippe et la Machine infernale* (Amiot Dumont, 372 pages). Le règne de Louis-Philippe évoque pour beaucoup le souvenir d'une époque de placidité bourgeoise et de bonhomie politique. Or ce fut l'un des régimes les plus durement secoués de notre histoire : pendant plus de cinq ans les complots, les insurrections, les attentats — dont la machine infernale de Fieschi rappelle le plus sanglant — se multiplient, ayant tous pour but la mort du souverain et la disparition de la monarchie.

C'est cette succession de drames que l'auteur fait revivre dans un récit solidement documenté et d'un coloris vigoureux.

Il campe un étonnant portrait de Fieschi, fanfaron du crime qui livra ses compagnons, posa pour le tribunal et déclara en montant à l'échafaud qu'il espérait que sa condamnation servirait d'exemple. On sait que ses derniers mots au prêtre qui lui présentait le crucifix furent : « Je voudrais bien cinq minutes après ma mort pouvoir vous donner de mes nouvelles. »

On devait trouver peu après, dans un logis de Barbès, une proclamation écrite par celui-ci sous la dictée de Blanqui et constituant sans doute l'appel au peuple qui aurait été diffusé si l'attentat de Fieschi avait réussi. Mais Fieschi ne fut jamais en contact avec les chefs des comités secrets ; ce n'était pas lui mais son complice Morey qui était leur homme de confiance.

### L'EXPLORATION :

J.-M. Aimot, *Stanley, le dernier conquistador* (Sfelt, 284 pages). « Je n'ai pas été envoyé en ce monde pour y chercher le bonheur. J'avais une mission à remplir. » Ainsi s'exprimera à la fin de sa carrière mouvementée John Rowlands, qui, sous le nom de Henry M. Stanley, fut explorateur, conquérant et fondateur d'empire.

Envoyé par le *New York Herald* à la recherche de Livingstone, il retrouva celui-ci à Oudjidji : leur entretien lui révéla sa vocation africaine. C'est alors l'épopée qui rendit son nom célèbre : l'exploration des sources méridionales du Nil et la reconnaissance des grands lacs.

Restait à ouvrir à la civilisation l'immense territoire qu'il avait découvert. L'opinion anglaise se montrant sceptique ou indifférente, il eut la bonne fortune de trouver l'appui d'un jeune souverain, Léopold II, le premier qui ait eu l'idée d'une possession indivise par l'Europe des terres libres de l'Afrique. Il fit pour son compte la conquête du bassin congolais, qui éveilla la rivalité des puissances et le mit en compétition avec Brazza.

Sa seconde expédition, qui le porta à la septième cataracte, aboutit à la convention de Berlin, acte de naissance de l'Etat belge du Congo.

Il avait parcouru le plus grand fleuve et découvert le plus haut sommet de l'Afrique.

Marié avec une descendante de Cromwell, il se fit élire député, mais eut une carrière parlementaire assez terne, dérouté qu'il était par « le verbiage conventionnel et la prolixité de ses collègues », et finit par renoncer à son mandat.

Il a laissé une œuvre de mémorialiste qui eût suffi à sa gloire si le destin et sa prodigieuse force d'âme n'avaient pas fait de lui le plus grand conquérant de son époque.

Albert Mousset.

## PANORAMA RADIOPHONIQUE

### Héros d'opéras et de poèmes symphoniques

José Bruyr a l'heureuse idée de retracer *la Véritable Histoire des héros lyriques*. Il appartient en effet à cet éminent conteur, qui a le don de faire surgir des images pittoresques en donnant aux événements d'autrefois un tour attrayant, d'entreprendre ce travail original. Une parfaite réussite couronne ses efforts.

Il choisit *les Huguenots*, de Meyerbeer, pour souligner la force et la faiblesse d'une époque musicale trop entièrement consacrée à l'opéra grandiloquent. Les allusions apparaissent transparentes. La fiction reste associée à la réalité historique, vieille habitude qui date du temps où il était de bon ton, à la cour de France, de reproduire au théâtre sous forme de chansons la genèse des complots, des trahisons qui avaient été ourdis dans l'ombre.

José Bruyr a jugé utile de faire le point, de montrer la France déchirée par les guerres de religion. Il a fait entendre un fragment des *Huguenots*, basé sur le choral de Luther : *Dieu est une forteresse inexpugnable*, page empreinte d'une émouvante grandeur. La célèbre *Bénédiction des poignards* a été diffusée aussi, de même que *le Beau Pays de Touraine*, chant dont la douceur est en accord avec le sujet qu'il évoque.

Claude Rostand assure une rubrique hebdomadaire sous le titre : *Richard Strauss en dix épisodes*. Il analyse les différentes influences qui se sont exercées sur ce grand maître de l'école allemande, lui assigne au début de sa carrière un « âge philosophique ». Il fait entendre ensuite un poème symphonique : *les Plaisantes Farces de Till l'espiègle*. C'est là sans doute la partition la plus connue en France. Le lutin allemand est un proche parent du guignol et de Petrouchka. Afin de rendre l'audition de cette œuvre accessible au public radiophonique, l'excellent conférencier a bien fait de rappeler qu'elle est bâtie sur plusieurs thèmes. L'un directement issu de la chanson populaire, l'autre exprimé au cor et qui dépeint le portrait physique du triste plaisantin, le troisième exposé par la clarinette et qui représente son caractère. De ces différents éléments découlent cent aventures variées. Voilà une composition qui doit être fort bien jouée afin que l'on puisse y trouver de la gaîté et de l'ironie.

W.-L. Landowski.

## LE CENTENAIRE DE LA MORT DU MARÉCHAL SOULT

Le centenaire de la mort du maréchal Soult va être commémoré au musée Goya de Castres par une importante exposition qu'inaugureront, le 7 avril, le général Blanc, directeur du musée de l'Armée, et M. Rouliès, préfet du Tarn.

A cette exposition S. A. I. le prince Napoléon, le Musée du Louvre, le musée de l'Armée, la Bibliothèque nationale, les Archives de France, la Monnaie, plusieurs descendants du maréchal Soult, dont M. Reille-Soult, duc de Dalmatie, député du Tarn, les musées d'Auxonne, Epinal, Versailles, Toulouse, Lisle-sur-Tarn, etc., la bibliothèque d'Albi ont apporté leur concours, ainsi que de nombreux collectionneurs privés.

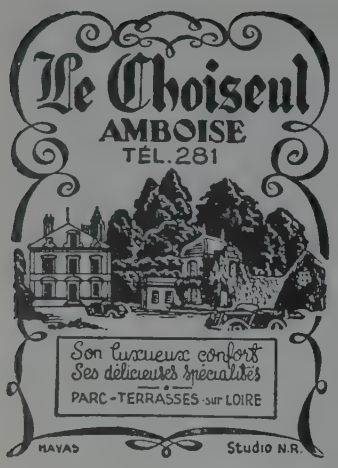
Jean-de-Dieu Soult est né dans la maison que montre notre photographie. Le village, qui s'appelait alors Saint-Amans-Labastide, porte aujourd'hui le nom de Saint-Amans-Soult.

## LA SEMAINE HIPPIQUE

L'Allemagne prépare activement les jeux équestres d'Helsinki. Elle connaît la valeur du moyen de propagande mis ainsi à sa disposition et sait que le public reporte inconsciemment sur la nation gagnante les qualités de ses champions. Outre-Rhin, le centre d'entraînement hippique de Warendorf est un modèle du genre : grande carrière, manèges nombreux, pistes éclairées de nuit permettent une mise en condition rapide des *jumpers*. Certains d'entre eux : Tony, Meteor, Original, auraient de la qualité ; toutefois leur manque de sang initial les empêcherait d'être un danger pour l'instant dans les compétitions internationales. Parmi les cavaliers, MM. Brinkmann et Weidman, dont les noms étaient connus avant la guerre, n'ont rien perdu de leur science de l'obstacle. M. Winkler représente la nouvelle génération. Le docteur Rau dirige l'ensemble, dont les chances résident dans les moyens mis à sa disposition. — Tré-Hardy.

## UN LYCÉE AU GRAND AIR

Le 23 mars, M. André Marie a inauguré à Arcachon un nouveau lycée climatique qui permettra à des enfants des villes, de santé déficiente, de poursuivre leurs études au grand air. Notre photographie montre, à l'issue de la cérémonie, le ministre de l'Education nationale signant le livre d'or du lycée, entouré de M. Delage, recteur de l'Académie de Bordeaux, de M. David-Cavaz, proviseur du lycée, et de professeurs de l'établissement.



## A TRAVERS LES EXPOSITIONS

### Virilité d'une peinture « naïve »

L'ART étant avant tout un phénomène sensible, la peinture d'instinct nous touche souvent plus directement que la peinture à tendance strictement intellectuelle. C'est pourquoi nous sommes émus devant les toiles de Louis Lépine. Le caractère ingénu, la spontanéité et la fraîcheur de vision sont des qualités essentielles de cet artiste.

On a beaucoup parlé des peintures d'enfants ; mais si le style de Louis Lépine s'y rattache par un certain schématisme où ne domine que l'essentiel, nous relevons dans ses œuvres une virilité qui est une preuve de son talent.

Louis Lépine a essayé tous les sujets, et dans chacune de ses toiles domine une franchise de coloris aux harmonies chaudes et subtiles. Ses *Vues de Corse*, avec la Méditerranée d'un bleu intense, accusent la chaleur de l'air ; son *Nu à l'étoffe rouge* révèle la rareté de ses tons, et ses portraits au style naïf décèlent la profondeur psychologique du modèle saisie d'une manière directe par l'artiste.

Louis Lépine est un peintre aux dons incontestables. (Galerie Breteau.)

MAURICE SÉRULLAZ.

LOUIS LÉPINE. — *Portrait.*

### Images de sous-bois

JEAN-PIERRE SUDRE avait une grande passion mêlée de terreur pour les machines. Il a fait de nombreuses photographies de ces monstres dans les usines, cherchant à en comprendre et à en rendre la puissante beauté.

Et, soudain, il change de thème et expose à la Galerie La Demeure des photographies d'arbres, d'étangs, de fils de la Vierge dans le soleil, de fougères dressées comme des mains.

Présenté par Brassaï, qu'il admire, J.-P. Sudre tente de montrer par cette exposition ce que peut être la photographie lorsqu'elle ne cherche qu'à être *limpide*. L'atmosphère mouillée des bois, tendre des mousses est ici absolument palpable.

Le prochain thème d'étude sera... la place de la Concorde.

M. C.

## IMAGES DE LA GUERRE DE CORÉE

LE Comité, présidé par Mme de Fleurieu, qui vient en aide aux blessés du bataillon français de l'O. N. U. vient d'organiser à l'Association des Français libres une exposition de peintures et de dessins rapportés de Corée par le caporal-chef Terasson et dont la vente sera faite au bénéfice des filleuls du comité.

Ces toiles et ces dessins sont des témoignages émouvants de la vie sur les champs de bataille coréens... de la vie et aussi de la mort : l'une des peintures les plus prenantes fixe les derniers instants de notre confrère Jean-Marie de Prémonville, qui expira dans les bras de Terasson. Telle autre scène de bombardement ou d'exode évoque de façon saisissante la détresse de cette nation, dont le représentant à Paris, le docteur Kyu Hong Chyun, assistait au vernissage de l'exposition. A cette manifestation on remarquait également la présence, au milieu des officiers et soldats du bataillon, de plusieurs personnalités, notamment les généraux de Larminat et Kœnig.

*Au vernissage de l'exposition, de dr. à g. : le docteur Kyu Hong Chyun, ministre de Corée à Paris, le caporal-chef Terasson et notre collaborateur Paul Mousset.*

*Le peintre et les commandants de Beaufond et Barthélémy, héros du bataillon de Corée.*

### UNE MONTRE NOUVELLE

AU cours d'une réunion présidée par M. Caquot, président de l'Académie des sciences, et en présence de M. Bellier, directeur des industries mécaniques au ministère de l'Industrie, une montre d'un type absolument nouveau a été présentée. Il s'agit d'une montre-bracelet d'homme d'apparence absolument normale, dont la caractéristique est la substitution à l'ancien ressort d'un générateur d'énergie électrique, qui, pendant un an au moins, assurera, sans aucun déréglage, une marche absolument régulière. Les difficultés de réalisation étaient très grandes en raison de l'extrême petitesse des pièces employées. Le générateur est moins gros qu'un confetti, et le moteur n'exige qu'une force de 1,75 millionième de cheval-vapeur. Les principes de cette nouvelle montre, dont l'étude a duré plusieurs années, ont été déterminés par un ingénieur français, M. Dargier de Saint-Vaulry, qui a travaillé dans les laboratoires et avec les techniciens de la maison Lip. Notre photographie montre M. de Saint-Vaulry dans son laboratoire.

## COURRIER MUSICAL

### « La Musique française contemporaine »

IL apparaît que ce petit livre de Claude Rostand, récemment sorti dans la collection : « Que sais-je ? » (Presses Universitaires de France), va rendre grand service à tous ceux qui, non sans méfiance, se demandent à propos de la musique contemporaine : « A quoi sert-elle, où va-t-elle, que veut-elle ?... »

Autant de questions, autant de réponses toutes prêtes dans cet ouvrage à la fois dense et concis. L'auteur ne se fait pas d'illusions. Il sait que la musique moderne a mauvaise réputation ; aussi ne prétend-il pas redresser l'opinion ni faire une liste exhaustive de l'immense production musicale française d'aujourd'hui. Mais, en se bornant à rassembler ce qui en constitue l'essentiel, il fait œuvre utile puisque œuvre d'historien impartial.

La position était parfois délicate. L'auteur a pris le meilleur parti : celui de n'en pas prendre. Il a délibérément écarté tout choix personnel au bénéfice de la plus large objectivité, donnant à chacun la place qui lui revient en fonction de l'importance de sa production. On pouvait craindre la sécheresse d'un bilan ou d'un catalogue. Il n'en est rien. L'ouvrage demeure vivant, amusant à lire. Les compositeurs sont souvent présents dans ces textes appuyés sur des témoignages, des déclarations, parfois même sur des conversations directes où l'on devine un interrogatoire bien conduit. L'auteur a su éviter tout didactisme, bien que styles et tendances soient clairement exposés.

En conclusion, le lecteur pensera sans doute qu'aucune expérience, dans le domaine sonore, ne doit être négligée et reprendra peut-être à l'audition d'une œuvre de musique sérielle ou de musique concrète le mot de C. M. Widor écoutant une composition hardiment dissonante de son jeune élève Darius Milhaud : « Ce qu'il y a de pire, c'est qu'on s'y habitue... »

L. MAURICE-AMOUR.


N'HÉSITEZ PAS A
PLACER VOS DISPONIBILITÉS.

*— ANONYME,*

*— REMBOURSABLE A VUE APRÈS 3 MOIS,*

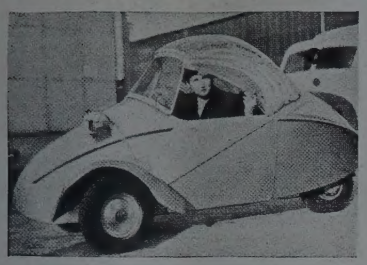
*— ADMIS EN PAYEMENT D'IMPÔTS AVEC MAJORATION D'INTÉRÊT,*

LE BON DU TRÉSOR
A INTÉRÊT PROGRESSIF
EST LE PLACEMENT LE PLUS AVANTAGEUX

INTÉRÊT CROISSANT DE 2 % PAR AN POUR 3 MOIS
A 4,33 % POUR 3 ANS

65

# PETITES INVENTIONS TECHNIQUES NOUVELLES

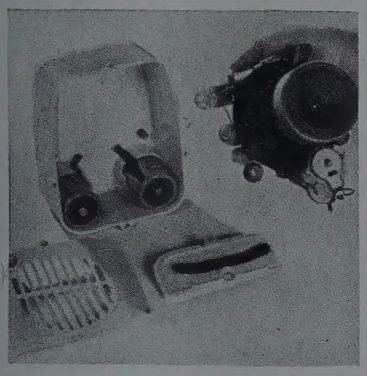


### Le toit gonflable

Les capotes de matière plastique ont fait leur apparition sur plusieurs modèles d'automobiles à l'étranger. Il s'agissait jusqu'à présent d'une pièce rigide, conservée au garage durant la belle saison et montée, à l'aide de boulons et d'écrous, à l'entrée de l'hiver. Grâce à un ingénieur allemand il est désormais possible d'avoir toujours à portée de la main une toiture qui se range dans la boîte à gants. Dépliée et gonflée, elle se boutonne sur la carrosserie en quelques secondes.

### Tourne-disques pour poupées

Voici un phonographe automatique, fonctionnant sur deux piles sèches et utilisant des disques de 6 centimètres de diamètre. Le tout entre dans le corps d'une poupée, qui, grâce à lui, parle, chante et dit ses prières ; un simple bouton extérieur place l'aiguille et lance le minuscule moteur.



### Pour la vaisselle

Un dispositif semi-automatique facilite la corvée de vaisselle. Il combine une brosse en caoutchouc, tournant au passage de l'eau, un réservoir contenant un produit détersif et une valve admettant à volonté eau chaude pour rincer ou eau savonneuse pour nettoyer.

L'ensemble remplace le robinet de l'évier et peut fournir simplement eau chaude ou eau froide, lorsque la vaisselle est terminée.

### Dans la salle de bains

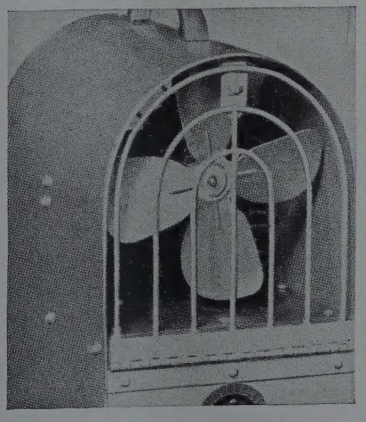
Le miroir antibuée est doté d'une résistance électrique sur sa face interne et d'un bouton de mise en marche soigneusement isolé.

La dernière nouveauté en matière de tapis de salle de bains est faite de plastique tissé, résistant à la chaleur et aux acides. Le nettoyage s'effectue à l'eau froide, le séchage est quasi instantané.

### Assainisseur

Voici un ventilateur produisant des radiations ultra-violettes capables de traiter les impuretés de l'air de la pièce. Sa consommation de courant électrique ne dépasse pas celle d'une simple ampoule d'éclairage.

C. T.



## NOUS AVONS LU POUR VOUS

*La Vie des monuments français,* par Paul Léon, membre de l'Institut, directeur général honoraire des Beaux-Arts (Editions A. et S. Picard et C^ie^).

C'est le fruit d'une longue vie de travail non point seulement consacrée aux dépouillements d'archives, mais à des contacts permanents avec les œuvres mêmes que l'auteur, par ses fonctions, eut la tâche de conserver, de protéger ou de restaurer.

En nous décrivant dans ses premiers chapitres l'évolution du goût public, Paul Léon prend la question au temps d'apothéose de l'art antique, au XVI^e^ siècle, lorsque les chefs-d'œuvre gothiques (la sculpture, il est vrai, plus que l'architecture) étaient considérés par les meilleurs esprits comme de monstrueux témoins d'un âge barbare. Nous assistons aux destructions révolutionnaires, puis au renversement des idées provoqué par le romantisme. C'est au début du XIX^e^ siècle que se manifestent, en face des déprédations si graves causées par le temps et par les hommes, les premiers efforts coordonnés en faveur de la conservation : musée des Monuments français, enquêtes, études archéologiques, etc., et enfin création de la commission des Monuments historiques.

Par une foule de citations exemplaires et par l'image (l'ouvrage comprend trois cent quatre-vingt-deux illustrations) l'auteur nous montre l'immense travail opéré sur toute la surface de la France par les architectes des Monuments historiques. Travail souvent nécessaire, mais souvent aussi fort contestable, car les doctrinaires de la restauration péchèrent par abus : sous prétexte de restituer, ils défiguraient. Les comparaisons avec l'œuvre initiale témoignent d'un singulier et scandaleux orgueil d'esprit. On lira avec profit sur ce point les pénétrantes analyses des idées qui animaient Viollet-le-Duc et ses émules (qui n'ont pas fini, hélas ! d'exercer leur nocivité). « La restauration n'existe qu'en vue de la conservation, elle est un moyen pour une fin. » Telle est la sage conclusion de Paul Léon.

La législation concernant la protection des monuments (classement, inscription à l'inventaire, mise en valeur par la protection des alentours) est devenue de plus en plus rigoureuse. Mais les destructions massives des deux dernières guerres ont posé de nouveaux problèmes que les difficultés financières n'aident malheureusement pas à résoudre. — B. CH.

*Le Trésor de Notre-Dame de Paris* (M. Lescuyer et fils, Lyon).

Il est juste de signaler le très bel effort accompli par la maison Lescuyer en éditant ce livre qui présente un ensemble de richesses universellement connu et dont le premier inventaire remonterait à 628, c'est-à-dire à Clotaire II. Le texte est ici dû à M. Le Rouzic, et l'érudit M. Marcel Aubert l'a préfacé. Par sa luxueuse présentation, par la qualité de la typographie, comme par celle des nombreuses reproductions qui l'illustrent, ce livre devrait trouver place dans la bibliothèque de tout amateur d'art.

Raymond Gid et Pierre Jahan : *le Dévot Christ de la cathédrale Saint-Jean de Perpignan* (Editions Saint-Louis).

On ignore le nom de l'artiste qui sculpta cette tragique figure du Christ qu'on peut voir dans la cathédrale de Perpignan. L'œuvre est pourtant datée : elle est de 1529. Une courte monographie en fait ici l'historique. Puis une suite de très belles photographies permet d'admirer la pathétique beauté de ce Christ de bois catalan dont M. Paul Deschamps assure dans l'introduction qu'il a écrite pour ce livre que nulle figure ne lui est comparable dans l'art français.


NOTRE NOUVELLE COLLECTION

*'Sélections d'Art'*

VIENT DE PARAITRE

LES CHEFS-D'ŒUVRE DES MUSÉES DE BERLIN

Élégant album de planches hors texte constituant un recueil des tableaux reproduits par **France-Illustration** dans son numéro de Noël 1951.

TEXTE INÉDIT **D'ANDRÉ CHAMSON,** CONSERVATEUR DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS

LES CHEFS D'ŒUVRE DES MUSEES DE BERLIN

**Prix pour la France et l'Afrique du Nord : 1.800 francs,** franco de port.
Pour les territoires d'outre-mer et l'étranger, port en sus.
**Pour nos abonnés, prix spécial de 1.600 francs.**

PROCHAIN ALBUM :

COLLECTIONS PARTICULIÈRES

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE CLASSIQUE

EN PRÉPARATION

COLLECTIONS PARTICULIÈRES

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE MODERNE

ET

LE SIÈCLE DE LAURENT LE MAGNIFIQUE

Éditions France-Illustration, 13, rue Saint-Georges, Paris-9^e^

SAMEDI-SOIR

L'HEBDOMADAIRE DE CLASSE

Coton imprimé
TRAITEMENT
"500"
ne se froisse pas
IMPRESSIONS DE LYON
MARQUE DÉPOSÉE
Impressions de Lyon
IMPRESSIONS DE LYON
Dessins exclusifs
CRÉATIONS DE LA
Sté N.le DES ÉTABLISSEMENTS
ISIDOR
36, RUE ÉTIENNE MARCEL
PARIS
ENVOI DE NOTRE COLLECTIO

# LE BRIDGE (N° 100)

## SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 86

LE MORT : ♠ R 5 3 ♡ A 3 ◇ R 7 3 ♣ D V 10 3 2

entame : ♡ 6 | NORD OUEST EST SUD

♠ A 4 2 ♡ 10 9 4 2 ◇ A 4 2 ♣ A 9 4

Les déclarations :

| Nord | Sud |
|---|---|
| 1 ♣ | 2 S.A. |
| 3 S.A. | |

Ouest entame du ♡ 6. Comment jouer ?

Il faut mettre le ♡ as immédiatement et les 3 S.A sont imperdables si, comme il est légitime de s'y attendre, Ouest a plus de ♡ qu'Est, et Ouest n'a pas ♡ R D V (avec R D V on entame du R et non pas du 6).

En effet, le défilé des ♡ va se trouver astucieusement bloqué par ce jeu de l'as comme je vais le démontrer, si la nécessaire impasse à ♣ rate.

Première hypothèse : Ouest a 4 ♡ et Est 3. Les adversaires ne peuvent faire au maximum que trois ♡ et le ♣ R. Il était indifférent de mettre l'as de ♡, à la première ou à la deuxième levée.

Seconde hypothèse : Est a un doubleton à ♡ comprenant un honneur. Disons, pour fixer les idées, ♡ V 7. Après avoir pris du ♡ as, le mort a fait l'impasse à ♣, qui a raté. Ouest, après avoir pris du ♣ R, a ♡ R D 8 5 et Est ♡ V sec. Si, à la troisième levée, Ouest attaque du ♡ 5, Est prend mais n'a plus de ♡ à renvoyer. Si, au lieu du 5, Ouest attaque du ♡ R, le V sec tombe sur le R, Ouest passe encore la ♡ D, mais le ♡ 10 arrête le défilé des ♡.

Si, au lieu de prendre du ♡ as, le mort avait laissé passer, Est aurait pris du ♡ V et renvoyé ♡ 7, affranchissant la couleur. Quand Ouest aurait repris la main avec le ♣ R, il aurait encore passé trois ♡, assurant la chute.

Le jeu immédiat du ♡ as aurait donc sauvé le contrat

Troisième hypothèse : Est a ♡ V sec. Mettre l'as de ♡ ou laisser passer revient au même. Les 3 S.A. sont toujours faits.

Quatrième hypothèse : Ouest n'avait qu'un doubleton à ♡, disons ♡ 6 5. Si Ouest a aussi le ♣ R, mettre l'as de ♡ à la première levée perd le contrat et ne pas le mettre le sauve. Mais cette hypothèse est infiniment moins probable que la seconde. En effet, l'entame d'un doubleton sans valeur ne pourrait guère, dans les circonstances données, être interprétée que comme une entame de désespoir, faite avec un jeu nul en Ouest, dans l'espoir qu'Est aura une longue à ♡ affranchissable. Mais le demandeur voit bien qu'Est, avec ♡ R D V 8 7 et quelques dames et valets, aurait sans doute relancé d'un ♡ au lieu de passer sur un ♣.

Il est très utile de savoir reconnaître cette combinaison où, contrairement à la tactique habituelle, il ne faut pas laisser passer l'entame, mais prendre immédiatement de l'as pour bloquer — ou avoir une bonne chance de bloquer — la couleur entamée. Disons que ♡ est la couleur entamée.

Le mort et le demandeur doivent avoir en tout six ♡ comprenant deux honneurs. Un de ces honneurs est l'as, et l'as est au mort. L'entame d'un petit ♡ et les circonstances du coup laissent présumer que l'entameur a au moins quatre ♡, et n'y a pas trois honneurs puisque avec trois honneurs il aurait toujours attaqué d'un honneur. De plus, les ♡ du mort et du demandeur doivent être répartis d'une certaine manière dont voici deux exemples encore.

mort : ♡ A V

entame : ♡ 6 | NORD OUEST EST SUD

♡ 9 4 3 2

mort : ♡ A D

entame : ♡ 6 | NORD OUEST EST SUD

♡ 9 4 3 2

L'entame du ♡ 6 montre qu'Ouest n'a pas trois honneurs à ♡, car, avec ♡ R D 10 6 5 Ouest aurait dû entamer du R ; ou avec ♡ R V 10 6 5, Ouest aurait dû entamer du V.

*Rectification à la donne n° 82*

Ouest, dans le schéma final de 5 cartes, doit garder ♠ D 8 et ♣ V 8 7 pour que la fine tactique indiquée soit nécessaire, et il les gardera évidemment puisqu'il voit le mort.

## ÉTUDE N° 87, par Reese.

LE MORT : ♠ D 10 2 ♡ A 6 4 ◇ R 6 4 3 ♣ R 6 2

entame : ♡ 5 | NORD OUEST EST SUD

♠ A V 9 6 ♡ V 9 3 ◇ A 9 7 ♣ A D 3

Sud joue 3 sans atout et Ouest entame du ♡ 5. Comment jouer ?

ANDRÉ CHÉRON.

## LE DOCTEUR MACOUMAYE ET SES PARTENAIRES

### Fantasio

Qui s'assoit en face de lui, même pour la première fois, est déjà averti par une mèche folle qui vaut un portrait en pied. Son œil pétille, il frémit tout entier. Il joue le coup et, poussant les cartes à toute allure, il a le temps de remarquer une jolie femme qui passe et de signaler la mouche qui bourdonne. Chemin faisant il taquine ses adversaires qui, calmes de nature et par prudence excessive peut-être, ont manqué deux sorties consécutives. S'il tente une impasse, elle est double, s'il a demandé la manche, c'est qu'elle est à peine probable, s'il a contré, il compte sur son partenaire et pense surtout faire faire à l'adversaire les impasses à l'envers. Actuellement il termine brillamment trois sans atouts. Et, jouant tout en fantaisie, il a, bien que contré, fait une levée de mieux. Il exulte. Est-ce pour le plaisir de marquer ? Non pas. Une seule chose l'enchante, l'acrobatie qu'il vient de réussir : il a ouvert d'un cœur sans cœur, un psychique cent pour cent. Le premier adversaire a passé. Le partenaire a donné trois cœurs. Le deuxième adversaire a passé et Fantasio marchant à fond a mis trois sans atouts... contrés à gauche c'est entendu. L'adversaire n° 1 qui a as dame à cœur, l'attend au coin du bois... et attaque ailleurs. Fantasio termine donc le coup au petit trot et sur trois couleurs, laissant les adversaires pantois et obligés de défausser quatre cœurs maîtres.

R.-J. M.

## COURRIER DE LA PHILATÉLIE

### Nouvelles du Maroc

A l'occasion de la *Journée du Timbre* de 1952 un timbre commémoratif de 15+5 fr. a été émis. Gravé, ce timbre évoque les premières liaisons postales aériennes entre la France et le Maroc, en reproduisant le 75 cent. bleu émis il y a trente ans pour le service aérien.

J. BELLAY.

Comité de Direction : Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire. GEORGES OUDARD Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54 Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19 Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale»

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

| | ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 | ABONNEMENT N° 4 |
|---|---|---|---|---|
| Un an.... | 4.400 | 5.600 | 6.000 | 7.200 |
| 6 mois... | 2.200 | 2.800 | 3.000 | 3.600 |

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

| | ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 | ABONNEMENT N° 4 |
|---|---|---|---|---|
| Un an.... | 5.400 | 6.950 | 7.250 | 8.800 |
| 6 mois... | 2.700 | 3.475 | 3.625 | 4.400 |

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.

WALLACE & ORR

En Afrique
comme partout
la Femme apprécie
le Macaroni
Rivoire et Carret
RIVOIRE & CARRET